



**CINQUANTENAIRE DU « *SUMMER OF LOVE 1967* »  
DE LA MANIFESTATION À LA COMMÉMORATION**

**Frédéric Robert**

*Université Jean Moulin, Lyon III*

1967-2017... 50 ans se sont écoulés et les fleurs du *Summer of Love* n'ont toujours pas fané : bien au contraire, elles ont abondamment essaimé et pollensé d'autres champs culturels dépassant bien les limites du quartier de Haight-Ashbury et de la cité san franciscaine, berceaux originels du mouvement hippie et de la révolution contre-culturelle. Nostalgie ou retour du refoulé, cette période haute en couleurs vient de fêter son cinquantième anniversaire. On pourrait presque dire qu'elle est dans la fleur de l'âge.

Les années 60 sont une décennie hybride durant laquelle la contestation politique a progressivement fait place—certains diraient qu'elle s'est mêlée—à la contestation d'ordre culturel. Ces Sixties ont été balayées par le Mouvement des Droits Civiques, par les actions protestataires des mouvements étudiants, féministes, homosexuels et des minorités ethniques. À cette contestation endogène s'est ajoutée une contestation exogène résultant de l'intervention américaine au Viêt-Nam faisant suite à la Déclaration du Golfe du Tonkin du 7 août 1964. La scène contestataire politique *stricto sensu* était donc double : certains manifestant pour la défense de leurs droits et de leurs libertés ainsi que pour la cause des groupes qu'ils jugeaient également opprimés par le diktat washingtonien institutionnalisé depuis au moins les années 50, d'autres s'érigeant contre l'impérialisme américain qui sévissait en Asie du Sud-Est et donnait une triste image d'un pays qui s'érigait en farouche défenseur des sacro-saintes valeurs de Liberté. Il arrivait également que ces deux groupes unissent leurs forces pour encercler, voire déstabiliser l'ordre établi en l'attaquant de toutes parts sur des questions nationales et internationales.

Se rendant compte que les institutions américaines ne se fissuraient pas aussi rapidement qu'elle l'aurait souhaité, la jeunesse contestataire décida d'ouvrir un autre front pour ébranler le pouvoir en place en le prenant encore plus en tenailles : celui de la culture. Cette dernière, établie de manière monolithique depuis au moins la fin de la Deuxième Guerre mondiale, lui semblait sclérosée, poussiéreuse à l'excès, rigoriste et bien trop paternaliste à son goût. La Beat Generation des Kerouac, Ginsberg, Burroughs, Ferlinghetti, Corso, McClure, Snyder, pour ne citer que les figures les plus emblématiques de ce mouvement contestataire littéraire, s'était déjà attachée à bousculer les normes culturelles établies, et ce dès les années 50. Les structures-mêmes de la culture américaine avaient donc connu de sérieux soubresauts. Les jeunes Américains des années 60 estimaient par conséquent qu'il fallait poursuivre leurs actions dans ce sens : l'heure de la révolution contre-culturelle avait sonné afin de faire souffler un vent radical de changement sur le pays tout entier, voire le reste du monde<sup>1</sup>. Le triptyque contre-culturel qu'ils allaient épouser était le suivant : révolution psychédélique vitaminée au LSD, révolution musicale sur tonalités d'acid-rock et révolution sexuelle visant à faire sortir de sa boîte le moi dionysien. Ce cocktail détonant allait faire voler en éclats la culture « *mainstream* » des générations précédentes à partir de janvier 1967.

### HAIGHT-ASHBURY 1967

L'idée d'un *Summer of Love* avait germé depuis le « *Gathering of the Tribes* », connu également sous le nom de « *First Human Be-In* », qui s'était tenu le 14 janvier 1967 à San Francisco et avait marqué l'avènement de l'ère des hippies, descendants des Hipsters des années 30 et 40 et de la Beat Generation des années 50. Ce projet bourgeonna progressivement, pour finalement éclore le 5 avril 1967, lors d'une conférence de presse qui se tint à Waller Street. Après avoir connu la ruée vers l'or au milieu du XIXe siècle, San Francisco allait, cette fois-ci, connaître la ruée vers l'amour. Les trois principaux groupes qui participèrent à cette conférence, les *Diggers*, *The Family Dog* de Chet Helms<sup>2</sup> et *The Straight Theater*<sup>3</sup>, annoncèrent la formation

<sup>1</sup> Voir Theodore Roszak, *The Making of a Counter-Culture: Reflections on the Technocratic Society and its Youthful Opposition*, London, Faber and Faber, 1969 et Charles Reich, *The Greening of America*, Allen Lane, The Penguin Press, 1970. Voir également l'article traitant du festival Burning Man, qui figure dans cet ouvrage et dans lequel sont synthétisées les réflexions de ces deux maîtres à penser de la contre-culture américaine des années 60.

<sup>2</sup> Chester Leo « Chet » Helms est considéré comme le père du *Summer of Love*. En février 1966, il rejoignit une commune hippie, la *Family Dog*, qui se trouvait au 2125 Pine Street et organisait très régulièrement de grands rassemblements hippies. Il devint le producteur du groupe Big Brother and The Holding Company dont la chanteuse était Janis Joplin. Il organisa, avec l'aide de Bill Graham, de nombreux concerts gratuits de type psychédélique, au Golden Gate Park et dans des salles de concerts comme l'*Avalon Ballroom* ou le *Fillmore Auditorium*. Voir Barney Hoskyns, *Beneath the Diamond Sky: Haight-Ashbury 1965-1970*, New York, Simon & Schuster Editions, 1997, p. 63-67 et p. 171 et Burton H. Wolfe, *The Hippies*, New York, Signet, 1968, p. 40-41.

<sup>3</sup> A l'origine de ce nom, un théâtre à Haight-Ashbury : le Haight Theater. En mai 1966, il fut repris par Luther « Spike » Greene, ancien acteur, et par les frères Hillel et Bill Resner, dont le père était avocat. Il fut rebaptisé le *Straight Theater School of Performing Arts*, les nouveaux propriétaires ayant eu l'idée de mélanger piste de danse

d'un « *Council for a Summer of Love* » dirigé par Stanley McDaniel, professeur de philosophie au *Sonoma State College* de Rohnert Park, petite ville située à 80 kilomètres au nord de San Francisco. L'objectif était de créer une continuité, un lien entre ces événements, tout en s'adaptant aux saisons et à la disponibilité de chacun, sachant que la période des vacances était propice à l'arrivée de nombreuses personnes sur la côte ouest des États-Unis. Les hippies se préparaient d'ailleurs à en accueillir plusieurs milliers, à partir du 21 juin 1967, date qui devait marquer le début officiel de ce *Summer of Love*, période estivale qui devait être agrémentée de spectacles, d'*happenings*, et de rassemblements en l'honneur de l'été, de la communauté de Haight-Ashbury et de tous ceux qui venaient lui rendre visite. Cette saison allait être placée sous le signe de la paix, de l'amour et du LSD. Les organisateurs publièrent le communiqué suivant afin de préciser le but précis de leur projet :

*This summer, the youth of the world are making a holy pilgrimage to our city, to affirm and celebrate a new spiritual dawn... The activity of the youth of the nation which has given birth to Haight-Ashbury is a small part of a worldwide spiritual awakening. Our city has become the momentary focus of this awakening. The reasons for this do not matter. It is a gift from God which we may take, nourish and treasure... These are facts I give you. Already, individuals and groups who have seen deeply into the situation are making preparations. Kitchens are being made ready. Food is being gathered. Hotels and houses are being ready to supply free lodging. The Council for a Summer of Love expects to receive a huge tent, larger than a football field, which will be put up by the Haight-Ashbury community, and will be open all summer. It will contain a field kitchen, sleeping facilities, educational programs, concerts, art shows, lectures and similar activities<sup>4</sup>.*

D'après les organisateurs de l'événement, cette période estivale devait servir de couronnement au mouvement hippie, dont le « *Be-In* » avait incarné les prémices. Haight-Ashbury serait sous les feux de la rampe pendant près de trois mois et montrerait à l'Amérique et au monde entier les hippies sous leur meilleur jour. L'optimisme était de mise : tous espéraient que les préjugés négatifs à leur encontre seraient durablement balayés et que la société dans son ensemble relativiserait tous les clichés et les stéréotypes abondamment véhiculés par des médias foncièrement anti-hippies. Selon les hippies convaincus, un véritable pèlerinage se dessinait ; il devait annoncer l'avènement d'une ère nouvelle teintée de spiritualité. Haight-Ashbury allait devenir la terre promise de toute une génération portée par une foi indéfectible en la solidarité, la communion et l'amour. Les chiffres les plus fantaisistes circulèrent sur le nombre de visiteurs attendus. Charles Perry envisageait environ 100 000

---

et scène de théâtre sur laquelle pouvait être projeté un film sur un écran à 180 degrés. Voir Charles Perry, *The Haight-Ashbury: A History*, New York, Random House, 1984, p. 82-84.

<sup>4</sup> Perry, *op. cit.*, p. 192. Dans cette optique, Leonard Wolf, professeur à la *San Francisco State University*, Allen Cohen, rédacteur en chef du *San Francisco Oracle* et Steve Levine, poète hippie, décidèrent de prévoir un programme flexible et adaptatif de conférences, sans conférencier attitré et dont le but était de mieux faire connaître la communauté hippie. Parallèlement à ce projet, ils mirent en place des cours facultatifs de yoga, de sitar, de cuisine hippie et d'éveil à la spiritualité.

personnes<sup>5</sup> ; Warren Hinckle, rédacteur en chef du magazine *Ramparts*, estimait, pour sa part, que le chiffre considérable de 200 000 personnes était de l'ordre du possible et qu'une véritable migration de jeunes gens en quête d'utopie allait avoir lieu<sup>6</sup>. De telles prévisions ne firent qu'accroître l'inquiétude de la municipalité et des groupes religieux de la région. Le révérend épiscopalien, Leon Harris, redoutait que la population de San Francisco n'en subisse les effets néfastes et qu'elle passe un été déplorable et un début d'automne tout aussi catastrophique<sup>7</sup>.

Nombreux furent les hippies de différentes organisations qui participèrent aux préparatifs de cet été hors du commun. Les « *Diggers' Free Stores* », comme leur nom l'indiquait, ne faisaient pas payer les produits de la vie quotidienne qu'ils avaient en stock. Chaque transaction devait se faire avec amour. Les échanges et les dons étaient éventuellement possibles, à condition qu'ils soient motivés par de nobles sentiments, faute de quoi la transaction ne pouvait aboutir<sup>8</sup>. Quant au « *Job Co-op* », situé au 842 Cole Street, cette agence pour l'emploi était chargée de collecter les informations relatives aux offres susceptibles d'intéresser les jeunes qui souhaitaient passer tout l'été à Haight-Ashbury et gagner suffisamment d'argent pour compenser les frais engagés pour se rendre sur la côte ouest. Il comptait 6 000 noms sur ses registres<sup>9</sup>. Malheureusement, en raison d'une mauvaise gestion des listes d'établissements et d'entreprises pouvant, *a priori*, rentrer dans ce cadre, à laquelle s'ajoutait la réticence de certains employeurs qui redoutaient une mauvaise publicité à leur rencontre, le « *Job Co-Op* » se révéla incapable de mener à bien la mission qu'il s'était fixée. Pour sa part, le « *Haight-Ashbury Switchboard* », dirigé par Al Rinker, ancien étudiant en sociologie à la *San Francisco State University*, obtint des résultats plus probants<sup>10</sup>. Son travail consistait principalement à aider, par tous les moyens, les jeunes qui arrivaient à Haight-Ashbury<sup>11</sup>. Il pouvait s'agir de leur trouver le gîte et le couvert ou de leur donner des conseils s'ils se trouvaient en indécatesse avec les forces de l'ordre ou la justice<sup>12</sup>. Il servait également

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>6</sup> Warren Hinckle, « *The Social History of the Hippies* », *Ramparts*, March 1967, p. 25.

<sup>7</sup> Cisco Harland, ed., *The Hippie Papers: A History of the Communication Company*, Sudbury, Water Row, 1992, p. 4 et p. 60.

<sup>8</sup> Daniel Yablonsky, *The New Morality: A Profile of American Youth in the 1970s*, New York, McGraw-Hill, 1974, p. 213.

<sup>9</sup> Anne Lombard, *Le Mouvement hippie aux États-Unis : une double aliénation entre le rêve et la réalité, le salut et la perte*, Paris, Casterman, 1972, p. 91.

<sup>10</sup> Barry Miles, *Hippie*, New York, London, Sterling, 2005, p. 200-04.

<sup>11</sup> Yablonsky, *op. cit.*, p. 214.

<sup>12</sup> Ceci était d'autant plus capital que tout vagabond était systématiquement envoyé en prison, pour une durée d'un mois. À titre d'exemple, la *Juvenile Justice Commission* renvoya chaque mois environ 200 jeunes gens dans leurs familles. « *With the summer influx at its peak, the housing situation has become critical. Many of our people are getting busted for sleeping in the park and some are serving 30-day sentences for this. This arresting is not the only hazard. San Francisco weather is not warm and Golden Gate Park is very wet and cold. So if the man [police] doesn't get you, a serious cold will. We are said to be the "loving community" and I believe it. Let us now all show this love and concern by opening our hearts and pads to one of our brothers. If you can possibly house just one*

d'interlocuteur aux parents dont les enfants avaient fugué, en les rassurant et en les aidant à localiser leur progéniture :

Ainsi, les *runaways* (« fugueurs ») : ces très jeunes (entre quatorze et dix-sept ans) se font de plus en plus nombreux depuis 1967. Un quotidien américain avance pour l'année 1970 le nombre incroyable de 800 000 à 900 000 fugueurs. Où sont-ils ? Comment les retrouver ? Certes, on se doute que beaucoup vont chez les hippies, mais ce n'est pas pour cela une réponse, car les adeptes du *Flower Power* sont partout ; la police est impuissante. Alors les chaînes de télévision diffusent sans arrêt des messages tour à tour grotesques d'incompréhension, ou pathétiques. Dans Ashbury et les villes de la côte ouest, les parents placardent annonces et photos sur les murs, se regroupent en association comme celle des « *Flower Parents Anonymous* (« Parents anonymes hippies »)<sup>13</sup>.

Dès le début du mois de juin, le *Switchboard* reçut plus d'une centaine d'appels téléphoniques par jour<sup>14</sup>. Une autre organisation, située au 715 Ashbury Street, répondant au nom de HALO (« *Haight-Ashbury Legal Organization* ») et fondée par deux avocats, Brian Rohan et Michael Stepanian, dont les actions étaient plus ciblées et plus spécifiques que la précédente, gérât de multiples problèmes d'ordre juridique au sein de la jeunesse hippie, ce qui était fort utile à cette dernière, dans la mesure où une grande majorité d'entre elle avait, d'une manière ou d'une autre, déjà été confrontée à la justice<sup>15</sup>. Pour gérer les problèmes d'ordre médical malheureusement très souvent liés à la drogue, les hippies avaient demandé l'ouverture d'une « *Free Medical Clinic* ». Le 9 juin 1967, David Smith, jeune médecin spécialisé en toxicologie, proposa ses services et son savoir-faire pour la diriger<sup>16</sup>. Située à l'intersection de Haight Street et de Clayton Street, et dans un style coloré et psychédélique, elle était gérée par des hippies et des médecins bénévoles, soucieux du bien-être physique et psychologique de leurs patients. Un slogan révélateur figurait sur sa façade : « *Love Needs Care* » ; sa mission, quant à elle, était tout aussi claire : « *Health Care is a Right, Not a Privilege* »<sup>17</sup>. L'objectif de cette clinique était de fournir des prestations médicales de proximité, gratuites et adaptées à l'environnement social auquel elle appartenait<sup>18</sup> ; d'après son personnel, un système de santé

---

*person a couple of nights a week then we will have the problem solved – 1. Knowing that our heads are in the "right" place. 2. We will be depriving the police of their prime pleasure – and most of all giving the now homeless some sense of comfort and dignity. If you have the space, call Switchboard Housing Office and give us your address (phone number), the number of people you can house, and for what length of time. We will abide by what you request. Thank you. Love », Yablonsky, op. cit., p. 214.*

<sup>13</sup> Lombard, *op. cit.*, p. 39-40.

<sup>14</sup> Yablonsky, *op. cit.*, p. 213.

<sup>15</sup> Perry, *op. cit.*, p. 195.

<sup>16</sup> Yablonsky, *op. cit.*, p. 214.

<sup>17</sup> Miles, *op. cit.*, p. 204.

<sup>18</sup> « *In the first two months that the clinic was open, according to its director, young men and women identified as hippies paid around ten thousand visits for respiratory ailments, venereal disease, hepatitis, and other woes (...) Boys and girls who had not used a toothbrush since they left home, their mouths swollen from dental decay and infections. Untreated cuts and burns. Feet cut by glass and rocks and then infected from walking through dirt. Infected livers, kidneys and uteruses. Serum hepatitis, from using infected needles. A girl who said she had a cold for a week and could not get rid of it, and she wanted to hitchhike to New York. "The girl doesn't have a cold,"*

alternatif de qualité était possible, voire souhaitable dans l'intérêt de la population toute entière<sup>19</sup>. Certaines églises, comme la « *All Saints' Church* », la « *Howard Presbyterian Church* » ou la « *Glide Street Church* » proposèrent également, selon les moyens dont elles disposaient, de venir en aide aux jeunes qui étaient à la recherche d'un toit. Malgré cela, certains jeunes hippies décidèrent de décliner ces aides, par fierté, dans la mesure où elles émanaient d'institutions établies qu'ils reniaient ouvertement.

Contrairement à ces organisations déterminées à faire du *Summer of Love* une réussite, d'autres individus considérèrent cet événement comme un moyen de s'enrichir facilement et rapidement en profitant de la naïveté, de la vulnérabilité et du manque d'attache de ces jeunes gens. Dès lors, cette période estivale, devenue un événement commercial, perdit quelque peu de sa pureté et de sa générosité, preuve pour certains qu'amour et argent pouvaient faire bon ménage puisqu'ils pervertissaient Haight-Ashbury et dénaturaient le sens profond que les hippies convaincus souhaitaient donner à leur communauté et à leur engagement. Les dealers en profitèrent pour revendre de la marijuana ou du LSD, souvent de mauvaise qualité, à des prix prohibitifs<sup>20</sup>. Les jeunes arrivants ne consommaient plus ces drogues pour élargir les champs de la conscience, comme les hippies le prétendaient, tout du moins au début, mais dans un but plus terre-à-terre ; il s'agissait soit de défonce pure et dure, soit d'un moyen destiné à imiter les hippies. La démarche de ces jeunes gens semblait de moins en moins authentique, sincère et spontanée, d'où l'appellation très péjorative de « *plastic hippies* » que certains leur attribuèrent :

*They are essentially teenagers who "make the scene," very often in the most "far out" clothes. They have an enormous involvement with the new music; and with allowances granted by indulgent middle-class parents, they buy the records that keep the industry spinning. They use the drugs on the scene, not for spiritual purposes, but admittedly for fun and kicks (...) Their concept of love, however, tends to be very slender and irresponsible. Most teenyboppers are part-time, weekend, or summer hippies<sup>21</sup>.*

En d'autres termes, la rébellion hippie dont l'objectif initial avait été de lutter contre toute forme de conformité, qu'elle soit sociale ou culturelle, en était venue à reproduire et à adopter les mêmes schémas. En outre, la plupart des activités proposées étaient payantes, ce qui ne correspondait plus à la philosophie initiée par les organisateurs de l'événement ; cette

---

*Dr. David Smith, director of the clinic, said. "It's a left lower lobe pneumonia, and it could flare up virulently. If that child started hitchhiking now, she'd collapse. Untreated, she could die" », Wolfe, op. cit., p. 186.*

<sup>19</sup> Perry, *op. cit.*, p. 201.

<sup>20</sup> « *Owsley (...) manufactured millions of tabs of LSD. Some say that he kept his prices low, and even gave away as much as he sold. But he could afford to be generous: when LSD was still legal, he was able to buy a 500-gram consignment of the basic constituent of LSD, lysergic acid monohydrate, for \$20,000 and turn it into a-million-and-a-half doses wholesaling at about \$1.50 a piece* », Hoskyns, *op. cit.*, p. 61.

<sup>21</sup> Yablonsky, *op. cit.*, p. 34.

tarification suscita la colère de certaines organisations ou de certains hippies qui estimaient avoir été trompés. En moyenne, les jeunes devaient déboursier plus de trois dollars pour participer à des soirées psychédéliques, ce que certains ne pouvaient tolérer, car cette pratique était contraire aux valeurs hippies prônant le partage, l'entraide et le détachement par rapport à toute chose matérielle. Cet aspect commercial eut un effet dévastateur, car il remettait en cause les principes fondateurs du mouvement hippie, qui, de la sorte, était perçu comme une mascarade fabriquée de toutes pièces par des hypocrites désireux d'exploiter un filon juteux sur le dos de jeunes gens idéalistes, quelque peu perdus et donc en quête de repères stables. Les propos de Helms de la *Family Dog*, s'inscrivent parfaitement dans cette logique : « *Fifty percent of the population is or will be under twenty-five (...) with twenty billion irresponsible dollars to spend* »<sup>22</sup>. Il est à noter que, fin 1967, la fortune personnelle de Helms était estimée à près de 400 000 dollars, somme considérable qu'il avait perçue de groupes très en vogue sur la scène psychédélique californienne. Parallèlement, de plus en plus de hippies, au premier rang desquels figuraient les *Diggers*, se mirent à critiquer et à tourner ouvertement en ridicule certains gourous connus comme Richard Alpert ou Timothy Leary. Pour certains, il s'agissait de beaux parleurs et d'imposteurs en puissance profitant d'une situation exceptionnelle pour manipuler des individus naïfs, faibles, et, somme toute, sincères dans leur démarche, en leur faisant miroiter des idées extravagantes, comme le transcendentalisme psychédélique cher à Leary<sup>23</sup>. Certains n'hésitèrent d'ailleurs pas à qualifier ces jeunes gens en quête de spiritualité de « *Buddha of Bullshit* »<sup>24</sup>. D'une certaine manière, plusieurs figures charismatiques de cette mouvance hippie avaient habilement profité de la situation, sous couvert de valeurs plus nobles et plus spirituelles les unes que les autres. Les commerçants profitèrent également de l'engouement dont bénéficiait Haight-Ashbury pour ouvrir des boutiques de souvenirs ou d'artisanat hippie, ainsi que des bars et autres restaurants. Durant les seuls mois d'octobre et de novembre 1966, pas moins de trente enseignes de ce type virent le jour dans le quartier<sup>25</sup>. Au début du printemps 1967, on en comptait une quarantaine<sup>26</sup>. Haight-Ashbury avait vendu, au sens propre comme au figuré, son âme au diable capitaliste.

Malgré ces sentiments ambivalents qui animaient la communauté hippie, toute la logistique prévue pour le *Summer of Love* se mettait en place progressivement. Elle nécessitait beaucoup d'énergie, d'investissement, à la fois financier et humain. Les éléments du puzzle

---

<sup>22</sup> Joan Didion, *Slouching Toward Bethlehem*, Seattle, Burning Man Books, 1967, p. 103.

<sup>23</sup> William J. Craddock, *Be Not Content*, New York, Garden City, 1970, p. 145.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Berkeley Barb*, November 18, 1966.

<sup>26</sup> Abe Peck, *Uncovering the Sixties: The Life and Times of the Underground Press*, New York, Citadel, 1991, p. 46.

s'emboîtaient les uns dans les autres ; ils se complétaient pour s'efforcer, du mieux possible, de faire de ce grand rassemblement un moment inoubliable. Il ne manquait plus que l'arrivée des participants et le début du solstice d'été, prévu le 21 juin, à 4h30 du matin.

La fête s'annonçait sous les meilleurs auspices : un vent d'utopie et d'idéalisme soufflait sur la baie de San Francisco. La chanson de Scott McKenzie y était pour beaucoup. Écrite par John Phillips, leader du groupe The Mamas and the Papas, elle donna le cadre de ce que devait être le *Summer of Love*. Appliquant scrupuleusement les paroles, de nombreux jeunes gens se rendirent à San Francisco avec des fleurs dans les cheveux, allant même jusqu'à en distribuer aux passants, ce qui leur valut le surnom de « *Flower Children* ». Malgré cela, un journaliste du *East Village Other*, journal *underground* new-yorkais, écrivit qu'il lui avait été difficile de percevoir une quelconque utopie dans le quartier de Haight-Ashbury. Toutefois, il dut admettre qu'il s'y passait quelque chose, que les ondes étaient positives pour l'avènement d'une nouvelle ère<sup>27</sup>. Cette impression fut confortée par la couverture du huitième numéro du *San Francisco Oracle* illustrée d'une montagne avec l'inscription « San Francisco » sur son sommet enneigé, le tout baignant dans des couleurs psychédéliques de teintes violacées et bleutées qui représentaient le visage du chef indien des Nez Percés, Chief Joseph. Le message sous-jacent était que la ville tutoyait les sphères pures et spirituelles. Une telle couverture médiatique contribua à populariser l'été qui se dessinait en Californie. Dès mai-juin 1967, des centaines de jeunes gens mirent le cap à l'ouest : la ruée vers l'amour avait commencé. Cet afflux massif inquiéta les autorités locales, d'autant que l'année scolaire et universitaire n'était pas encore achevée. Elles se demandèrent par conséquent si elles allaient être capables de gérer cette vague humaine, et ce, dans les meilleures conditions possibles, pendant tout l'été. Dès le 8 mai, les propos tenus par la municipalité de San Francisco, selon lesquels les jeunes n'étaient pas les bienvenus, eurent donc l'effet inverse de celui escompté : attirés par le fruit défendu et souhaitant montrer qu'ils n'avaient pas d'ordre à recevoir, ils se déplacèrent en masse à Haight-Ashbury. De plus, les discours alarmistes des forces de police concernant les dangers encourus, les difficultés d'hébergement et de restauration, ajoutés aux contrôles de police réguliers et poussés qui étaient prévus, ne parvinrent pas à dissuader les jeunes de faire le déplacement.

Les hippies se préparèrent donc en toute quiétude à accueillir les membres de la « *Love Generation* ». Allen Cohen, rédacteur en chef de l'*Oracle*, adressa un courrier à tous les journaux *underground* du pays, courrier dans lequel il demandait de célébrer cet événement en l'accompagnant d'une prière indienne composée par le grand prêtre Black Elk, et d'une lettre

---

<sup>27</sup> Perry, *op. cit.*, p. 197-98.



rédigée par une sorcière anglaise, Sybil Leek<sup>28</sup>. Une cérémonie officielle marquant le lancement du *Summer of Love* était prévue ; il allait s'agir d'un « *Do-In* » sur la colline de Twin Peaks qui surplombe le quartier de Castro. Le 21 juin au soir, une centaine de hippies se rassembla à proximité du Golden Gate Park pour observer la lune, avant de se rendre à Twin Peaks, où plus d'un millier de personnes étaient déjà présentes, dans une ambiance ésotérique, spirituelle, agrémentée d'odeurs d'encens et de musique des Beatles. Un jeune adolescent, enthousiasmé par ce moment magique, accorda un entretien au *San Francisco Chronicle* pour relater son expérience :

*I don't think anybody thought the sun was really going to rise, but I stood up here and I pointed to where I knew it was and I said, "Get bright, get bright." And everyone looked and there were chants and drums and incense and bells and flares and red smoke bombs and somebody even brought a portable record player and some Beatles records<sup>29</sup>.*

La foule marcha pendant environ deux kilomètres en direction du quartier de Haight-Ashbury. En chemin, tous marquèrent un temps d'arrêt dans le Golden Gate Park, sur la pelouse surnommée « *Speedway Meadow* ». Les *Diggers* y préparaient un barbecue géant, certains recouvraient le sol de fleurs en papier tandis que d'autres proposaient aux arrivants de se faire peindre le visage dans des teintes multicolores qui n'étaient pas sans rappeler les peintures des tribus indiennes. La foule était bigarrée et hétéroclite : on y rencontrait des magiciens, des jongleurs, des acrobates et des musiciens. Sur scène, quelques jours seulement après le festival musical de Monterey, trois groupes se succédèrent : les Grateful Dead, les Big Brother & the Holding Company et les Quicksilver Messenger Service. Un immense ballon, représentant le globe terrestre, virevoltait au-dessus de la foule, passant de main en main, pendant que certains scandaient « *Turn On the World!* »<sup>30</sup>. Le message était des plus clairs. La scène ressemblait étrangement à un grand pique-nique psychédélique, de type cosmique, sur fond de grand théâtre médiéval ou à un grand cirque en plein air. Toutefois, l'ambiance était bien différente de celle du « *Be-In* » de janvier :

*It was generally agreed that the spirit of the solstice didn't compare with that of the Be-In. Maybe it was because of the more confined space of Speedway, or because the crowd was smaller than the Be-In's and much smaller than that of Monterey pop just three days before (...) But there was no comparing the Be-In and the solstice celebration. The Be-In was the beginning of something unknown, while the solstice was the official beginning of the Summer of Love<sup>31</sup>.*

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 211.

Se pouvait-il que la jeunesse hippie se soit lassée de ces grands rassemblements ? Était-elle déjà fatiguée ? Manquait-elle de motivation ou de conviction après tout ce qui avait été dit sur elle dans les médias américains ? Se rendait-elle compte que sa démarche était perçue comme futile, peu crédible et que toute l'énergie qu'elle avait investie dans ce projet était illusoire ? Ne prenait-elle pas tout simplement conscience que ses jours étaient comptés ? D'autres étaient encore plus catégoriques, estimant que tous savaient pertinemment qu'il s'agissait d'un immense canular<sup>32</sup>.

La fête se termina de la même manière que le « *Be-In* » : elle fut marquée par de nombreuses arrestations pour des motifs divers et variés (état d'ébriété, consommation de drogues ou exhibitionnisme sur la voie publique)<sup>33</sup>. Toutes les personnes interpellées furent immédiatement regroupées dans le gymnase du *Polytechnic High School*, transformé pour l'occasion en salle d'attente géante, avant d'être renvoyées, dans les plus brefs délais, dans leurs foyers respectifs. Les instances policières se réjouirent de la gestion de la situation, car cela permettait de désengorger les rues de San Francisco. D'après elles, Haight-Ashbury abritait une population hippie qui ne dépassait pas 3 000 ou 4 000 personnes, estimation qui, aux yeux des observateurs, était bien inférieure à la réalité<sup>34</sup>. En plus de ces rapatriements forcés, un certain nombre de jeunes retournèrent spontanément chez eux pour différentes raisons, ce qui contribua à faire baisser la population hippie et, de la sorte, à soulager la municipalité. Le climat estival de San Francisco, connu comme étant relativement frais en raison de la brume qui recouvre souvent la baie, calma en effet les ardeurs de bon nombre de jeunes gens habitués à un environnement plus doux et plus chaleureux<sup>35</sup> ; camper dans ces conditions s'avérait donc peu confortable, d'autant que la police veillait et patrouillait en permanence. À cela s'ajoutaient les problèmes récurrents de logement, souvent insolubles, et la déception de nombreux jeunes qui se rendirent compte que la réalité californienne était loin de correspondre à l'idée et à l'idéal qu'ils s'en étaient faite, si bien que certains reprirent assez rapidement une vie normale, ayant pris conscience que le rêve hippie n'était qu'un mythe. D'autres encore rentrèrent chez eux

---

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 184.

<sup>33</sup> *San Francisco Examiner*, June 23, 1967.

<sup>34</sup> Perry, *op. cit.*, p. 211. Voir également Yablonsky, *op. cit.*, p. 36. Pour sa part, *Newsweek* titrait « *Summer Horde Awaited S. F. Girds for Hippie Invasion* » et déclarait que la ville s'attendait à l'arrivée de 100 000 personnes. Voir Wolfe, *op. cit.*, p. 179.

<sup>35</sup> « *San Francisco summers are usually foggy and cold, but this one was particularly brutal. Day after day, the fog poured in from the ocean like some massive mountainlike monster come to envelop everyone in its frigid soul. There is no fog in the world that is quite like San Francisco fog. No other seems to extend so high into the atmosphere. No other can match its effect of rising like a giant mountain from the sea. No other whips across the land and chills the body so quickly. Few of the summer invaders were able to take it for long* », Wolfe, *op. cit.*, p. 184

après quelques jours seulement, satisfaits malgré tout d'avoir participé à ce moment important dans l'histoire de leur pays. Une autre catégorie de jeunes choisit, quant à elle, de quitter la ville de San Francisco, pour rejoindre des communes hippies rurales, comme celles qui avaient fleuri dans le comté de Sonoma<sup>36</sup>.

Très rapidement, la logistique du *Summer of Love* atteignit ses limites, ce qui suscita de vives tensions, voire de violentes frictions, au sein des groupes qui avaient organisé ce grand rassemblement. Le « *Council for the Summer of Love* » était en train de se fissurer. L'exemple le plus significatif de cette implosion fut la démission d'Eric Hodgeman, animateur à l'Avalon, le 27 juin 1967. Selon lui, le comité organisateur était trop conservateur, trop « *establishment* », car il suivait docilement les desiderata de l'opinion publique californienne, en acceptant, au passage, de réduire considérablement le nombre de représentations musicales, ainsi que leur durée. La musique, initialement prévue pour être diffusée presque en continu pendant la journée, fut réduite à la portion congrue : une programmation de six heures par semaine, le dimanche entre 11h30 et 17h30, ce qu'il jugeait totalement aberrant dans la mesure où la musique avait la fonction stratégique de rassembler les gens et de souder la communauté hippie. De plus, d'après Hodgeman, le fait que les concerts soient organisés dans des parcs évitait que les jeunes ne déambulent dans les rues et qu'ils ne deviennent, par là-même, des proies faciles pour les forces de l'ordre. L'organisation tenta également de contrôler la vente et la consommation de drogues dans le quartier, mais elle en fut totalement incapable. Dès le mois de juillet, un trafic d'amphétamines de grande ampleur envahit les rues de Haight-Ashbury ; à terme, ce trafic de drogues tirerait le mouvement hippie vers le fond. Il s'agissait de plusieurs milliers de tablettes de STP, drogue hallucinogène bien plus forte que le LSD, fabriquée dans le Colorado par Tim Scully, ami d'Augustus Owsley Stanley III<sup>37</sup> :

*The newest item in the pharmacopoeia is a concoction called STP, apparently named after the gasoline additive ("It makes your motor run better," say hippies). Similar to a chemical-warfare product code named "BZ," STP can produce a 72-hour trip - up to six times the length of an LSD voyage - and generates the "blinding white light" of hallucinatory omniscience that many hippies claim is the be-all and end-all of the drug experience. Believed to be a chemical called 5-methoxy-NN-dime-thyltryptamine, STP cannot be treated, as LSD is, by use of chlorpromazine tranquilizers to ease a bad trip: it only accentuates the symptoms<sup>38</sup>.*

Vendue initialement 4 dollars l'unité contre 2,50 dollars la prise de LSD, il s'agissait d'une « bonne » affaire, car, une fois ingérée, le consommateur pouvait planer sans interruption

<sup>36</sup> Perry, *op. cit.*, p. 212.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 213. Voir également Christiane Saint-Jean Paulin, *La Contre-culture : la naissance de nouvelles utopies*, Paris, Éditions Autrement, 1997, p. 133.

<sup>38</sup> « Youth: The Hippies », *Time*, July 7, 1967, <http://content.time.com/time/subscriber/article/0,33009,899555-8,00.html>, site consulté le 27 novembre 2017.

pendant près de trois jours<sup>39</sup>. Cependant, les « *bad trips* » étaient fréquents : ils s'accompagnaient de crises d'angoisse, de paranoïa et de délires incontrôlables<sup>40</sup>.

Les organisateurs se trouvèrent également dans l'incapacité de gérer les déambulations des jeunes, ce qui provoqua les foudres de la population et contraignit les forces de police à intervenir. Les rues et les trottoirs, jonchés de déchets et d'ordures, étaient tout simplement devenus impraticables, des hordes de jeunes errant sans fin ou dormant à même le sol ou le dos appuyé contre les devantures des magasins<sup>41</sup>. À ces hippies se mêlaient également des badauds passant leurs vacances en Californie, qui se promenaient dans Haight-Ashbury comme s'il s'agissait d'un zoo ou d'un Disneyland à ciel ouvert. De manière spontanée, ils prenaient quelques clichés-souvenirs de la population locale et du panneau signalétique situé à l'intersection de Haight Street et d'Ashbury Street ou achetaient quelques posters ainsi que l'ouvrage sulfureux de Lenore Kandel, *The Love Book*, qui regorge de références sexuelles. Les provocations étaient monnaie courante et les tensions permanentes entre la police et les jeunes ; elles se soldaient assez souvent par des échauffourées. Les embouteillages étaient désormais quotidiens et s'accompagnaient de pollution et de nuisances sonores ; les riverains et les commerçants étaient à bout de nerfs. Il s'agissait d'une véritable crise écologique<sup>42</sup>. Tout naturellement, de tels débordements attirèrent les principaux médias qui se délectèrent de pouvoir couvrir un tel événement. Là encore, le comité d'organisation ne parvint pas à canaliser les journalistes avides d'articles sensationnels et de photos croustillantes.

Ces derniers adoptèrent deux positionnements diamétralement opposés : certains louèrent les idéaux hippies et les nobles valeurs qu'ils véhiculaient, tandis que d'autres prirent un malin plaisir à effrayer les classes moyennes, sous-entendant que la déferlante hippie allait tout balayer sur son passage et que, par conséquent, le pays était en grand danger. Le magazine *Time* couvrit abondamment l'événement, n'hésitant pas à dépêcher une équipe entière pour tenir l'Amérique informée de cette révolution fleurie<sup>43</sup>. Les hippies firent même la couverture de son numéro du 7 juillet 1967, intitulé « *The Hippies: Philosophy of a Subculture* ». Inconsciemment, *Time* produisit l'effet inverse escompté puisqu'en décrivant au plus près le phénomène, il servit de véritable campagne promotionnelle pour le *Summer of Love* et incita des centaines de jeunes à se rendre à San Francisco. En effet, dans ce dossier, les journalistes du *Time* avaient veillé à ne pas trop froisser les susceptibilités de leurs lecteurs dont les enfants

---

<sup>39</sup> Perry, *op. cit.*, p. 189.

<sup>40</sup> « *I saw myself on fire and then I began to feel the pain of fire... I was in hell* », Jay Stevens, *Storming Heaven: LSD and the American Dream*, London, Flamingo, 1987, p. 461.

<sup>41</sup> Perry, *op. cit.*, p. 216.

<sup>42</sup> Peck, *op. cit.*, p. 213.

<sup>43</sup> *Time*, *op.cit.*

pouvaient avoir épousé la cause hippie. Par conséquent, leurs articles étaient nettement moins alarmistes que ceux de leurs confrères. Toutefois, ils ne pouvaient ni occulter, ni nier les révolutions psychédélique et sexuelle qui faisaient partie intégrante de la scène californienne. Certaines photos qui agrémentaient les articles pouvaient inquiéter et choquer l'opinion publique. L'une d'entre elles montrait une pièce dans laquelle une jeune adolescente était en compagnie de cinq jeunes hommes ; elle était vêtue d'une mini-jupe et se tenait dans une position relativement suggestive. D'autres photos présentaient les clichés les plus courants de la communauté hippie (les tenues vestimentaires et le mode de vie contemplatif), tout en suggérant l'aspect ésotérique de telles activités. Les hippies étaient ainsi sous les feux de la rampe : ils étaient vendeurs et faisaient vendre.

À l'exception du « *Do-In* » du 21 juin qui avait officiellement lancé le *Summer of Love*, peu d'événements vinrent marquer ces fêtes estivales de manière significative. On était bien loin du « *Be-in* » de janvier et du festival pop de Monterey de mi-juin qui avaient servi de ciment au mouvement hippie et l'avaient propulsé sur le devant de la scène politique et culturelle américaine. L'été 1967 qui devait en être le point culminant se résuma finalement à d'interminables pérégrinations, la jeunesse se livrant à d'innombrables allées et venues entre Haight-Ashbury et le Golden Gate Park, à des rassemblements épars, sans âme et sans conviction, mêlant musique, drogues, sexe et spiritualité, mais sans aucun véritable fil conducteur. Parfois, des promenades en bus peints aux couleurs psychédéliques (les « *Free Buses* ») étaient organisées sur Haight Street afin de créer un peu d'animation<sup>44</sup>. Après avoir bourgeonné puis éclos, les « *Flower Children* » étaient désormais en train de faner.

Toutefois, quelques « *happenings* » sortirent du lot. L'un d'entre eux fut le « *Festival of Growing Things* » qui se tint le 1<sup>er</sup> juillet 1967 sur le mont Tamalpais, situé au nord du Golden Gate Park. Tous les groupes psychédéliques de l'époque s'y produisirent, à l'exception des Jefferson Airplane et des Grateful Dead. Tous les jeunes gens qui s'y rendirent reçurent en guise de bienvenue des petits sachets remplis de graines de fleurs. L'idée était que chacun plante ces graines sur les parterres de l'Amérique traditionaliste afin qu'elles donnent naissance à une myriade de fleurs multicolores, symboles du triomphe du mouvement hippie. Un autre moment marquant de l'été eut lieu le 17 juillet lorsque Norman Moore, propriétaire de la Moore Gallery de San Francisco, inaugura officiellement une nouvelle exposition baptisée « *The Joint Show* ». Cette exposition comprenait des posters aux couleurs vives, créés par de jeunes artistes psychédéliques comme Rick Griffin, Wes Wilson, Stanley Mouse, Alton Kelley et Victor

---

<sup>44</sup> Perry, *op. cit.*, p. 218.

Moscoso<sup>45</sup>. La thématique commune à ces œuvres était le mode de vie hippie et en particulier la consommation de drogues. Le vernissage, qui fut un succès, donna lieu à une situation quelque peu incongrue, des gens de milieux très aisés se retrouvant pour l'occasion côte à côte avec d'authentiques hippies aussi décomplexés que les représentations colorées affichées sur les murs de l'exposition. Apportant leur éclairage personnel sur les œuvres, les hippies discutèrent volontiers avec les invités, tout en buvant des coupes de champagne, écoutant Country Joe and the Fish et fumant des joints en toute impunité, car sachant pertinemment qu'aucun policier n'oserait venir perturber ce rassemblement auquel participait tout le gratin californien<sup>46</sup>. Le 26 juillet, sortit le film « *The Love-Ins* » ; réalisé par Arthur Dreifuss et produit par Sam Katzman, il s'inspirait de la vie de Leary pour traiter du LSD et de l'évolution du quartier de Haight-Ashbury pendant cette ère psychédélique<sup>47</sup>. Le film reçut un accueil mitigé au niveau national. Pour leur part, les hippies californiens, sans doute plus par curiosité que par véritable intérêt, furent nombreux à se rendre au cinéma et s'avouèrent satisfaits de constater qu'ils pouvaient faire l'objet d'un film et que leur impact sur la société américaine était loin d'être négligeable. Toutefois, ils critiquèrent durement la manière dont le cinéaste avait appréhendé leur mode de vie et leur fonctionnement : selon eux, il s'agissait d'une caricature qui ne pouvait que satisfaire à leurs dépens l'opinion publique américaine. Les *Diggers*, quant à eux, s'offusquèrent du fait que leur nom ait été utilisé sans qu'ils en aient été informés ; ils jugèrent également injuste que la communauté hippie à laquelle le film était consacré n'ait pas été invitée gratuitement aux projections<sup>48</sup>.

Au cours de l'été 1967, tandis que le mouvement hippie s'essouffait et avait désespérément besoin de se régénérer, un autre événement important fut la création, le 7 août, d'un sous-mouvement répondant au nom de *Flame*. Le terme « *Flame* » provenait du fait que tous les hippies rassemblés portaient des drapeaux, des bannières aux couleurs vives, représentant souvent des flammes au milieu desquelles un Phoenix renaissait de ses cendres. Ces bannières illustraient parfaitement le fait que le « *Council for the Summer of Love* » était en grande difficulté, ne trouvant plus les ressorts nécessaires pour fédérer les énergies et concilier les idées et les intérêts de chacun.

---

<sup>45</sup> Quelques-uns de ces posters sont visibles à l'adresse suivante : <http://www.sixtiesposters.com/jointshow.htm>, site consulté le 27 novembre 2017.

<sup>46</sup> Perry, *op. cit.*, p. 218-19.

<sup>47</sup> Dans le film, il s'agit du docteur Jonathan Barnett, joué par Richard Todd, dont la formule « *Be more, sense more, love more* » n'est pas sans rappeler « *Tune in, turn on, drop out* » de Leary.

<sup>48</sup> Perry, *op. cit.*, p. 221.

Le même jour, en fin de journée, George Harrison, guitariste des Beatles, vint se promener dans Haight-Ashbury avec son ami Patti Boyd, ce qui suscita une vive effervescence dans le quartier, tous souhaitant l'approcher, le voir ou le photographier. À la question « *What do you think of the Haight-Ashbury?* », il répondit très spontanément : « *If it's all like this, it's too much* », ce qui en disait long sur le fond de sa pensée<sup>49</sup>. Le 20 août, alors que les sympathisants de « *The Flame* » se réunirent au Panhandle, près de 2 500 hippies en firent de même au mont Tamalpais pour assister à un concert des Grateful Dead et entonner des chants bouddhistes ; « *The Summer of Love Festival of Lights* » ou le « *Om Festival* » furent les deux noms que donnèrent les organisateurs à ce grand rassemblement<sup>50</sup>. Comme à chaque fois, la police intervint pour disperser les troupes, tout en se livrant à des interpellations, parfois musclées. Une fois de plus, le sentiment qui ressortait de cette agitation était que le mouvement hippie manquait de cohérence et de cohésion ; l'implosion était proche. Certains l'avouèrent à demi-mots, comme les rédacteurs d'un tract qui circula à Haight-Ashbury le 22 août sous le nom de « *A Flower from the Street* ». Sur ce tract, on pouvait lire : « *Is community and neighborhood being built here? Is Haight Street going to take off before it's absorbed into the grade B movie of the American Mainstream, which is likely to turn into another bad Nazi flick?* »<sup>51</sup>.

Il était temps que l'été se finisse, car il s'éternisait. Inconsciemment, tous espéraient l'arrivée de l'automne. La fin août étant marquée par la rentrée universitaire aux États-Unis, de nombreux jeunes rentrèrent chez eux et les rues de Haight-Ashbury redevinrent enfin praticables : « *Haight Street had the tawdry, exhausted air of a beach town at the end of the summer. Peace and love, however, had not returned to the battered neighborhood* »<sup>52</sup>. Le constat était effectivement cinglant voire dramatique au regard de la population junkie, essentiellement héroïnomane, qui avait pris le contrôle du quartier et répandu dans son sillage, violence et meurtres<sup>53</sup>. L'atmosphère y était devenue irrespirable, particulièrement après l'assassinat de Shob Carter et de Superspade, deux des plus célèbres dealers du quartier :

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>53</sup> « Le glissement des drogues psychédéliques aux drogues dures (de l'expérience à la dépendance) et la dérive de la marginalisation vers la clochardisation seront d'ailleurs, avec la réduction de la recherche spirituelle à l'esprit de secte, la cause de l'enterrement du mouvement au cours des Seventies », Jean-Pierre Bouyxou et Pierre Delannoy, *L'Aventure hippie*, Paris, 10/18, 2004, p. 87. « *[heroin] the government's most powerful counter revolutionary agent, a form of germ warfare. Since they can't get us back into their system, they try to destroy us through heroin* », Jerry Rubin, cité in David Cauter, *The Year of the Barricades: A Journey Through 1968*, New York, Harper and Row, 1988, p. 60.

*Haight Street in mid-summer 1967 was a nightmare. Alcoholics, pickpockets, thieves, con men, drug addicts, sex degenerates, and knifers roamed the area through the night and early morning hours. There was no extraordinary number of fights, shootings, and knifings compared to what is happening in the rest of America, but there were enough to frighten many hippies. When Shob Carter and Superspade were murdered, many of them began carrying guns and knives for protection. A rumor spread through the Underground Press that something called The Syndicate had moved in to take over the dope traffic<sup>54</sup>.*

Le 16 septembre 1967, les responsables municipaux chargés de l'entretien du Golden Gate Park annoncèrent officiellement, non sans un soupir de soulagement, que l'invasion hippie était enfin terminée. D'après les sources policières, près de 75 000 jeunes avaient visité Haight-Ashbury pendant cet été hors du commun<sup>55</sup>. Le 21 septembre marqua le début de l'équinoxe d'automne et tourna définitivement la page du *Summer of Love*. Plutôt que de marquer l'avènement d'une nouvelle ère, le *Summer of Love* avait marqué la fin du mouvement hippie.

### L'AUTOMNE DE LA DÉSILLUSION...

Pendant l'automne 1967, le quartier d'Haight-Ashbury continua à se faner et à poursuivre sa lente descente aux enfers. Aussi bien physiquement que moralement, les hippies de la première heure étaient désormais épuisés, leurs expériences psychédéliques ayant eu raison de tous, y compris des plus résistants. Ne pouvant admettre que le rêve hippie avait viré au cauchemar, certains augmentaient leur consommation de substances hallucinogènes, les mélangeant souvent, afin de se maintenir dans un état second et de ne pas voir que le monde utopique auquel ils avaient cru était en train de se dérober sous leurs pieds. Face à une telle situation, la police était aux aguets, prête à intervenir encore plus durement qu'auparavant, car elle était consciente que l'heure de l'estocade finale avait sonné. Les contrôles inopinés et répétés qu'elle opérait créèrent un sentiment de paranoïa que les jeunes ne pouvaient plus endurer. Comme le déclara Hunter Thompson, journaliste au *New York Times*, l'amour avait fait place nette à la paranoïa<sup>56</sup>. Quant à David Crosby, chanteur et guitariste folk, il estimait que conduire dans Haight Street revenait à rouler les yeux rivés sur ses rétroviseurs car tôt ou tard, une voiture de police allait inmanquablement faire son apparition<sup>57</sup>. Lorsqu'une descente de police avait porté ses fruits dans un appartement, tous les autres logements étaient également fouillés, ce qui mettait tous les occupants sous pression. La vie dans Haight-Ashbury était devenue particulièrement stressante ; tous étaient sur le qui-vive, ce qui poussa de nombreux

---

<sup>54</sup> Wolfe, *op. cit.*, p. 189-90.

<sup>55</sup> Perry, *op. cit.*, p. 238.

<sup>56</sup> *New York Times*, « *The 'Hashbury' is the Capital of the Hippies* », May 14, 1967, p. 29. Voir également Leary : « *Paranoia is probably good because it's the recognition that everybody is part of a giant conspiracy* », Miles, *op. cit.*, p. 260.

<sup>57</sup> Harland, *op. cit.*, p. 2.



résidents, hippies et non-hippies, à désertier le quartier. Une mort lente mais certaine s'était ainsi emparée des lieux, à tel point que les quelques rescapés de ce naufrage collectif décidèrent d'organiser un dernier événement hautement symbolique afin d'officialiser la mort du mouvement et d'en faire un bilan à titre posthume.

Plusieurs groupes, au premier rang desquels figuraient les *Diggers*, eurent l'idée d'enterrer symboliquement le mouvement hippie lors d'une cérémonie parodique et théâtrale qui devait se tenir le 6 octobre 1967, soit un an jour pour jour après l'interdiction par l'État de Californie, de consommer du LSD. Sur le carton d'invitation intitulé « *Death of Hippie* », était écrit :

*Hippie in the Haight-Ashbury District of this city  
Hippie, devoted son of Mass Media  
Friends are invited to attend services beginning  
At sunrise, October 6, 1967, at Buena Vista Park*<sup>58</sup>.

Voilà qui résumait l'état d'esprit morbide qui régnait à Haight-Ashbury. Cette cérémonie devait permettre d'évacuer toutes les mauvaises ondes qui étaient venues perturber la fête estivale. Elle se devait également d'avoir une fonction réparatrice et surtout purificatrice, servant d'une certaine manière aux hippies de rédemption, même si l'aspect carnavalesque risquait fort de les décrédibiliser et de leur nuire encore davantage. Dans un communiqué pour le moins abstrait, les hippies qui avaient momentanément délaissé leurs fleurs et leurs tenues colorées pour des vêtements plus sobres, annoncèrent leur dernier « *happening* », tout en tentant de mettre en garde la population contre l'exploitation, le détournement, voire la récupération que les mass-médias américains pouvaient en faire :

*MEDIA CREATED THE HIPPIE WITH YOUR HUNGRY CONSENT. BE SOMEBODY. CAREERS ARE TO BE HAD FOR THE ENTERPRISING HIPPIE. The media cast nets, create bags for the identity-hungry to climb in. Your face on TV, your style immortalized without soul in the captions of the Chronicle. NBC says you exist, ergo I am. Narcissism, plebeian vanity. The victim immortalized. Black power, its transcendent threat of white massacre the creation of media-whore obsequious bowers to the public mind which they recreate because they too have nothing to create and the reflections run in perpetual anal circuits and the FREE MAN vomits his images and laughs in the clouds because he is the great evader, the animal who haunts the jungles of image and sees no shadow, only the hunter's gun and knows sahib is too slow and he flexes his strong loins of FREE and is gone again from the nets*<sup>59</sup>.

Ils se lancèrent ensuite dans une définition relativement vaste du terme « *death* » afin de s'assurer que les personnes comprenaient bien ce qui allait advenir de leur mouvement<sup>60</sup>. De

<sup>58</sup> Stevens, *op. cit.*, p. 463.

<sup>59</sup> Perry, *op. cit.*, p. 243. Voir également « The Death of Hippie », <http://www.redhousebooks.com/galleries/haight/death.htm>, site consulté le 27 novembre 2017.

<sup>60</sup> *Ibid.*

peur que certains ne saisissent pas correctement leur message ou ne lui attachent l'importance qu'il méritait à leurs yeux, ils écrivirent, en lettres capitales, le message suivant qui ne faisait que reprendre les cris qu'ils allaient pousser dans la rue lors de la cérémonie : « *DEATH OF HIPPY END/FINISHED HIPPYEE GONE GOODBYE HEHPPEEEE DEATH DEATH HHIPPEE* »<sup>61</sup>. Une fois cette mort reconnue et acceptée, le hippie allait renaître de ses cendres, tel le Phoenix, en devenant un homme libre, affranchi de toutes contraintes sociales. Tous devaient se livrer à cet acte d'exorcisme qui consistait à expulser le démon hippie qui s'était emparé de leur enveloppe charnelle le temps d'un été. Cet acte de libération était très symbolique. Chacun devait se reprendre en main et redevenir acteur plutôt que spectateur de sa propre existence. Dans cette optique, il était essentiel de se réapproprier l'environnement urbain dans lequel ils avaient été entassés, voire parqués, même si, *a priori*, ils s'en étaient relativement accommodés. En effet, malgré ces désillusions, nombreux étaient ceux qui jugeaient avoir passé des moments inoubliables à Haight-Ashbury. Par conséquent, cette réappropriation était synonyme de renaissance, de résurrection ; elle marquait un nouveau départ, même s'il restait à préciser la direction à suivre. Les hippies conclurent leur tract en citant les premiers mots inscrits dans la Déclaration d'Indépendance car, selon eux, leur démarche s'inscrivait dans la même problématique que celle de leurs illustres compatriotes, à savoir s'affranchir d'une société aliénante qui asservissait tous les éléments qu'elle ne pouvait incorporer, car elle se rendait compte que son équilibre et sa pérennité étaient justement menacés si ces électrons libres n'étaient pas maîtrisés, ni canalisés.

Tous les hippies n'adhérèrent pas aux principes énoncés par les acteurs de la théâtralisation de la mort du mouvement<sup>62</sup>. D'après eux, il n'était pas crédible de croire que tous allaient, comme par magie, renoncer instantanément à leur mode de vie, à leurs idéaux et à leurs tenues, une fois la cérémonie achevée. Il était encore plus difficile pour eux d'imaginer l'émergence d'un homme libre car ils s'estimaient déjà libres de toutes normes sociales puisqu'ils avaient depuis longtemps refusé de se fondre dans le moule social. S'inscrire dans la marge leur convenait parfaitement bien ; pourquoi donc vouloir rejoindre le centre ?

Le 5 octobre, la cérémonie religieuse fut célébrée en l'église *All Saints Church*. Peu après, une procession funéraire à laquelle participa une petite centaine de personnes portant des bougies démarra de Buena Vista Hill. Elle s'arrêta en chemin pour que les participants puissent brûler tous les attributs hippies comme des perles, le portrait de Leary, le *Berkeley Barb*, des revues psychédéliques et de la marijuana ; là encore, il s'agissait, d'une crémation hautement

---

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> Perry, *op. cit.*, p. 243.

symbolique<sup>63</sup>. Le moment le plus fort fut le défilé dans Haight Street. Une grande banderole y fut déployée : « *Death of Hippie Freebie, i.e., Birth of the Free Man* »<sup>64</sup>. Quelques hippies transportèrent un cercueil en carton dans lequel se trouvait un hippie confectionné en papier mâché<sup>65</sup>. Il était accompagné de perles, de fleurs et de tous les objets caractéristiques de la communauté. Arrivés à l'intersection de Haight Street et d'Ashbury Street, tous mirent un genou à terre pour marquer une minute de silence à cet endroit qui, pendant plusieurs mois, avait été l'épicentre du mouvement<sup>66</sup>. Le cortège poursuivit ensuite son chemin pour rallier le *Psychedelic Shop* au 1535 Haight Street. Sur la façade, figuraient les slogans : « *Be Free* », « *Don't Mourn for Me, Organize, Nebraska Needs You More* »<sup>67</sup> ; un tourne-disque déversait de la musique psychédélique pour apporter une touche musicale finale à cette cérémonie. Les formules affichées sur le *Psych Shop* étaient porteuses d'espoir : elles sous-entendaient que le mouvement pouvait revivre à tout moment, à condition que tous se donnent les moyens suffisants pour le rendre plus cohérent et plus efficace, en d'autres termes, moins brouillon et moins excentrique que pendant ce triste été. Après un ultime redémarrage, le cortège partit pour rejoindre le Panhandle, destination finale du cercueil qui terminerait dans un grand feu allumé par la « *Brotherhood of Free Men* »<sup>68</sup>.

Dans les semaines et mois qui suivirent, plusieurs magasins fermèrent leurs portes, car les temps étaient devenus rudes pour les affaires. Profitant de la situation, une société, la « *Haight-Ashbury Store/West House* », se mit à racheter les fonds de commerce fermés afin de les réhabiliter puis de les revendre<sup>69</sup>. Les *Diggers*, quant à eux, réduisirent considérablement leurs activités : l'époque des repas gratuits du Panhandle était totalement révolue. L'atmosphère était morose, le manque de motivation patent : après une fête qui avait duré plusieurs mois sans interruption, la population de Haight-Ashbury se réveilla avec une gueule de bois effroyable et était incapable de trouver les médicaments adaptés à son cas. Il lui fallut tout l'automne 1967 pour se refaire péniblement une santé, mais elle resta au demeurant bien précaire. L'hiver fut le théâtre de nouveaux affrontements entre policiers et résidents du quartier pour des motifs de mendicité, de drogues, et de rancœurs remontant à l'été précédent. Les valeurs d'amour et de

---

<sup>63</sup> Lombard, *op. cit.*, p. 33.

<sup>64</sup> Perry, *op. cit.*, p. 244. Voir également Lombard, *op. cit.*, p. 34.

<sup>65</sup> Katherine Powell Cohen, *Images of America: San Francisco's Haight-Ashbury*, Chicago, Arcadia Publishing, 2008, p. 73.

<sup>66</sup> Derek Taylor, *It Was Twenty Years Ago Today*, New York, Simon & Schuster, 1987, p. 227.

<sup>67</sup> Perry, *op. cit.*, p. 243. Voir également Miles, *op. cit.*, p. 211.

<sup>68</sup> Hoskyns, *op. cit.*, p. 163.

<sup>69</sup> Perry, *op. cit.*, p. 284.

fraternité prônées quelques mois auparavant ne purent y résister<sup>70</sup>. Des affrontements entre communauté noire et anciens activistes hippies se multiplièrent, notamment après l'assassinat de Martin Luther King à Memphis le 4 avril 1968. Les vitrines des magasins de Haight-Ashbury en subirent les conséquences, ce qui poussa encore plus de commerçants à désertier le quartier<sup>71</sup>. L'été 1968 vit arriver une nouvelle vague de jeunes gens qui, ayant quitté leur foyer, pensaient trouver du réconfort, en Californie. Leur déception fut à la hauteur de leurs attentes.

Haight-Ashbury 1968 n'avait plus rien à voir avec Haight-Ashbury 1967, ni avant ni pendant le *Summer of Love* : l'amour avait fait place à la haine entre Blancs et Noirs, entre hippies de la première heure et résidents de longue date. La police tentait tant bien que mal de s'interposer dans ces conflits. Il ne faisait pas bon fréquenter le quartier<sup>72</sup>. L'été 1967 avait été celui de l'amour, l'été 1968 fut celui de la haine. Haight-Ashbury se trouva dans une situation calamiteuse : la violence y était omniprésente, les tensions raciales exacerbées, et les forces de police prêtes à intervenir au moindre signe de dérapage<sup>73</sup>. Dans un tel contexte, trente-six magasins mirent la clef sous la porte. Les propriétaires de la vingtaine de magasins encore en activité investirent dans des systèmes de sécurité et des grilles métalliques pour protéger leurs vitrines<sup>74</sup>. Haight-Ashbury prit des airs de ville fantôme, voire de camp retranché. L'air y était irrespirable, l'ambiance pesante et étouffante :

*It is said that house cats did not dare to walk on the streets that year; they hid behind bushes because needle freaks—speeders and junkies—were hunting them for food. Haight Street was unpleasant and dangerous even by noontime<sup>75</sup>.*

Alors que l'utopie urbaine hippie avait atteint ses limites, certains essayèrent de donner un sursaut au mouvement en partant s'installer dans un environnement plus rural, comme dans certains endroits isolés de la côte californienne, mais aussi vers le Grand Canyon, dans les états du Nouveau-Mexique ou du Colorado<sup>76</sup>. Toutefois, la plupart d'entre eux ne réussit pas à s'en accommoder : soit ils décidèrent finalement de rejoindre la civilisation, abandonnant au passage tous leurs idéaux passés, soit ils décidèrent en fin de compte de retourner à Haight-Ashbury, car ce quartier représentait à leurs yeux le berceau de leur activisme contestataire et culturel. Il

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Powell Cohen, *op. cit.*, p. 77

<sup>73</sup> Hoskyns, *op. cit.*, p. 205-06.

<sup>74</sup> Perry, *op. cit.*, p. 285.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> Frédéric Monneyron et Martine Xiberras, *Le Monde hippie : de l'imaginaire psychédélique à la révolution informatique*, Paris, Imago, 2008, p. 57.

fallut toutefois attendre le milieu des années 70 pour qu'une légère renaissance du quartier ne s'amorce<sup>77</sup>.

Pour beaucoup, les médias furent autant responsables de l'avènement de la génération hippie que de sa désintégration. En effet, en mettant l'accent sur les signes extérieurs du hippie plutôt que de s'intéresser véritablement à ses motivations profondes, les médias avaient contribué à véhiculer une image déformée de la réalité. Toutefois, ce tableau convenait, parfaitement à l'opinion publique américaine, car il correspondait en tous points à l'image marginale de cette communauté qu'elle avait à l'esprit, même si cette dernière ne reposait que sur des clichés. Autre avantage non négligeable : cette adéquation entre déformation de la réalité et stéréotypes permettait de vendre un grand nombre de journaux, de magazines et d'occuper des temps d'antenne de plus en plus longs. Tout ceci dépassa rapidement le cadre purement journalistique dans la mesure où les magasins de mode et de musique tirèrent profit de la situation en offrant à leurs clients des produits estampillés « hippie ». De manière générale, un produit estampillé « hippie » faisait, fait et fera toujours vendre, que ce soit par mimétisme ou pure nostalgie<sup>78</sup>. Les raisons invoquées en sont diverses et variées. Il peut s'agir d'une envie de se replonger dans une période insouciante, connue et regrettée, ou fantasmée et, par conséquent, très souvent, idéalisée, rythmée par des slogans plus apaisants, pour ne pas dire anesthésiants, les uns que les autres. Il peut s'agir également d'un besoin viscéral d'un retour à l'authenticité, à l'état brut, non artificiel et non apprêté des choses, ou d'un besoin urgent de prendre ses distances par rapport à une société toujours plus matérialiste, impersonnelle et aliénante. Malgré tout cela, force est de constater que toutes les entreprises qui exploiteront, et exploitent toujours, le filon hippie, ne le font pas par bonté d'âme, ni pour défendre, ni réhabiliter une bonne cause ; elles le font, car le style hippie est tout simplement rémunérateur. En d'autres termes, toute société capitaliste est aux aguets ; elle rôde, prête à bondir si le segment lui paraît vendeur, ce qui fut le cas avec les « *Flower Children* ».

## HÉRITAGE ET COMMÉMORATION

Bien que sa durée de vie ait été extrêmement brève, le mouvement hippie a profondément marqué l'histoire culturelle et sociopolitique des États-Unis mais aussi influencé depuis lors plusieurs générations d'Américains. En effet, la mort de Haight-Ashbury ne signifiait pas pour autant la mort du mouvement contre-culturel. Pour preuve, le concert de Woodstock d'août 1969 qui, bien que dépassant cette borne temporelle, s'inscrivait en tout

---

<sup>77</sup> Perry, *op. cit.*, p. 299.

<sup>78</sup> Lombard, *op. cit.*, p. 163.

point dans l'état d'esprit des hippies californiens. La musique rock, radicalement transgressive, qui a éclo à cette même période a totalement révolutionné la scène musicale mondiale ; ce fut une véritable déferlante de décibels. Ses influences se retrouvent dans toute la musique actuelle, même si cette dernière est devenue plus synthétique, moins écorchée et, par conséquent, moins authentique. Chaque nouveau courant musical se réclame plus ou moins indirectement de cette mouvance, comme s'il s'agissait d'un label de qualité. Celui qui se situe le plus dans la lignée du mouvement *acid-rock* des années 60 est sans nul doute le mouvement techno des années 80-90 qui prit son essor dans des villes comme Détroit, aux États-Unis, ou Manchester, en Angleterre. Même s'il occupe une place moins importante sur la scène musicale mondiale, il reprend certains traits caractéristiques de la révolution rock des hippies. En effet, les « techno festivals », « teknivals » ou « *rave parties* », grands rassemblements de musique électronique d'inspiration woodstockienne, sont organisés en pleine nature ou sur des sites industriels désaffectés, et annoncés à la dernière minute, afin d'empêcher les autorités d'interdire la manifestation. La fête techno prend donc des airs clandestins et furtifs<sup>79</sup>. Ce mouvement techno connut d'ailleurs la même évolution que le mouvement hippie dont il s'était inspiré : forte médiatisation, critique sociale exacerbée en raison de l'aspect marginal des participants dansant, des heures durant, sous ecstasy, sur des rythmes répétitifs, le tout se soldant généralement par de violentes répressions policières. Toutefois, contrairement au mouvement hippie, le mouvement techno semble a-idéologique. Son seul objectif tangible est une « expérimentation sensible de la fête vécue comme une jouissance plurielle, une fusion ou une effervescence »<sup>80</sup>. Dans le cas du mouvement hippie, plus que le LSD, plus que le bouddhisme Zen, plus que le sexe, le rock a été la véritable révolution des Sixties. Il en a été la véritable religion et Woodstock en a été le temple, sa cathédrale. À l'inverse, le concert d'Altamont de décembre 1969 a bien failli être son tombeau ; il révéla une cassure nette au sein de la contre-culture : Thanatos avait finalement réussi à dompter Eros.

Outre le rock, à une époque où se consolidait la société de consommation américaine, les hippies des années 60 ont également exprimé leur volonté de sensibiliser l'opinion publique aux problèmes environnementaux, notamment en popularisant les « *Earth Days* », journées consacrées à l'écologie<sup>81</sup>. La première de ces manifestations eut lieu en 1968, sous l'impulsion du sénateur démocrate du Wisconsin Gaylord Nelson, qui proposa d'organiser un

---

<sup>79</sup> Monneyron et Xiberras, *op. cit.*, p. 92.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 108.

« *Environmental Teach-in* », afin d'informer les gens sur la question<sup>82</sup>. Le premier « *Earth Day* » de San Francisco eut lieu le 21 mars 1969 ; à cette occasion, de nombreuses personnes plantèrent des arbres et organisèrent des conférences afin d'interpeller la communauté sur la cause environnementale. Les hippies californiens furent, en quelque sorte, les précurseurs du mouvement écologique tel qu'il existe actuellement sous sa forme moderne partout dans le monde.

Étroitement lié à l'aspect écologique, le végétarisme est également à mettre à l'actif des hippies. Il s'agit d'un retour nécessaire, voire vital à un mode d'alimentation biologique, macrobiotique, sain et équilibré, ayant pour objectif de purifier le corps et de dynamiser les cellules et l'esprit<sup>83</sup>. Cette approche écologique et naturelle de l'existence est l'une des facettes du mouvement « *New Age* ». Indirectement, là encore, les hippies le propulsèrent sur le devant de la scène culturelle. Il découlait de leur psychédéisme mystique, voire de leur mysticisme psychédélique. En effet, même si ces groupes existaient à l'état embryonnaire avant les années 60, l'intérêt pour une nourriture saine associée à une approche mystique et spirituelle de l'existence était vif, particulièrement dans les milieux intellectuels et artistiques américains. Certains aspects principaux du mouvement « *New Age* » ne sont pas sans rappeler certaines idées hippies : les *New Agers* sont, par exemple, persuadés que les différents éléments qui composent le cosmos sont étroitement liés les uns aux autres, ce qui débouche sur une vision globale, holistique, des choses<sup>84</sup>. En outre, ils estiment que l'humanité tout entière est sur le point d'entrer dans une nouvelle phase de son histoire, correspondant à une nouvelle période astrologique<sup>85</sup>. Selon eux, l'être-humain n'exploite pas totalement ses capacités intellectuelles et psychiques, ce qui rejoint l'idée de Leary selon laquelle la conscience humaine pouvait se développer dans des proportions insoupçonnées pour s'approcher du sacré. Cependant, contrairement aux hippies, qui avaient recours au LSD pour y parvenir, les *New Agers* jugent que des méthodes plus naturelles telles que la relaxation, la respiration et la méditation sont particulièrement efficaces pour atteindre cet état, une fois le vide effectué en soi<sup>86</sup>. Certains courants, très mystiques, font partie intégrante du « *New Age* » :

(...) le *channeling* qui, par la transe ou la méditation permet de recevoir des messages des esprits, des âmes des morts ou des anges ; le *rebirth* qui, grâce à la respiration accélérée, est censé guérir le

<sup>82</sup> Miles, *op. cit.*, p. 348.

<sup>83</sup> Monneyron et Xiberras, *op. cit.*, p. 110-11.

<sup>84</sup> « Cette vision holistique s'impose dès l'instant où nous avons réglé autrement, par les techniques appropriées (...) notre appareil de perception qui jusqu'alors ne nous permettait de voir que la séparation et la diversité qui règnent au niveau du simple phénomène. Elle nous fait considérer que chaque parcelle de la réalité reflète la totalité du cosmos et ne nous fait plus apparaître l'homme comme un être séparé de ses semblables, la nature comme étrangère, Dieu comme une réalité transcendante, mais procède à la fusion de tout », *Ibid.*, p. 83.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 80-81.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 81-82.

sujet d'un de ses traumatismes anciens, le faire renaître ; le voyage astral qui, par le phénomène de dédoublement permet au corps subtil d'un individu de se séparer de son corps physique et de rencontrer des êtres immatériels ; ou le *tantra sky dancing* qui associe sexualité et spiritualité comme actualisation de soi, et vise à sublimer les instincts naturels de l'homme en des énergies subtiles<sup>87</sup>.

Une autre contribution à mettre à l'actif des hippies est bien naturellement l'aspect artistique multiforme de leur engagement. Grâce à eux, le monde entier a découvert des couleurs qui ont permis d'égayer l'existence et qui sont devenues caractéristiques de cette période. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de voir des grandes marques les reprendre pour maximaliser leurs bénéfices, en remettant la mode hippie au goût du jour, misant, une fois de plus, sur l'aspect nostalgique et idéalisé que véhicule la génération hippie. De manière cyclique, on peut observer le développement de modes vestimentaires alternatifs débouchant, au passage, très souvent, sur un mode de vie tout autant alternatif. Adopter la panoplie hippie revient, par conséquent, à en adopter, au moins partiellement, les valeurs et les idéaux. Les mouvements punk et grunge qui virent le jour, à partir des années 70, s'inscrivent également dans la même mouvance<sup>88</sup>. Ils en sont les dignes héritiers, même si leur message était plus radical et bien plus incisif<sup>89</sup>.

La ville de San Francisco est connue pour ses tremblements de terre. Toutefois, celui qui l'a secouée, socialement et culturellement, pendant plus de deux ans à la fin des années 60, se mesure sur une échelle de Richter graduée en doses de LSD, en pilules contraceptives et en décibels rock. Les hippies, apparus dans le sillage des beatniks ont totalement ébranlé la Californie. Le séisme qu'ils ont provoqué a été d'une magnitude historique telle qu'il s'est propagé dans tout le pays mais également dans le monde entier. Les hippies ont tenté de montrer qu'un mode de vie situé aux antipodes de celui de la société établie était possible, du moins sur le court terme, même, ou surtout, s'il dérangeait ou choquait l'opinion publique. Le mouvement hippie s'est heurté à de nombreux obstacles qui, progressivement, ont eu raison de lui. En effet, la répression dont il a fait l'objet, répression menée de concert par la municipalité, les forces de l'ordre, les commerçants et les habitants de Haight-Ashbury, a sonné le glas de tous les espoirs qu'avait générés cette jeunesse idéaliste. Néanmoins, les hippies ont laissé une trace indélébile dans la mémoire collective. Ils ont indirectement fait évoluer les mœurs d'une société traditionaliste à l'excès, et exprimé certaines idées avant-gardistes qui sont aujourd'hui source d'inspiration pour nos sociétés modernes. Dans leur sillage, d'autres mouvements se sont

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>88</sup> Mike Brake, *The Sociology of Youth Culture and Youth Subcultures*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980, p. 80-85.

<sup>89</sup> Monneyron et Xiberras, *op. cit.*, p. 75.



développés et engagés pour défendre des causes plus nobles les unes que les autres. À leur manière, ils ont perpétué la tradition contestataire :

*If nothing else, Woodstock, Earth Day and Gay Pride represent some of the major changes wrought by the 60s counterculture. Rock'n'roll has divided hydra-like into different strains, many of which can legitimately be regarded as art, and despite its commercialization rock'n'roll is no longer just an American phenomenon—even Iceland has its superstars. The women's movement had its beginnings in the underground scene, as did most of the resistance movements since the 60s: the tribes, the anti-motorway protesters, the travelers, the squatters, the free festivals and the mass raves, the animal rights protesters and eco-revolutionaries, Greenpeace and Friends of the Earth. The hippie experience gave people a heightened awareness. Young people are no longer as acquiescent as they were, they know they have the power to change things and with luck they will save the planet<sup>90</sup>.*

Le *Summer of Love* 1967 est indissociable de la Californie, de la ville de San Francisco et du mouvement contre-culturel, aussi bien américain qu'international. Pour beaucoup, le terme « Hippies » rime avec Haight-Ashbury. Chaque année, pendant la période estivale, le quartier se replonge dans cette décennie utopique et revisite cette année hautement symbolique du « *Flower Power* », attirant invariablement les nostalgiques de cette période, qu'ils l'aient vécue directement ou tout simplement par procuration. Ce moment commémoratif s'accompagne généralement d'un défilé bigarré au cours duquel on peut observer des individus de milieux divers et variés, ayant visiblement connu cette période ; on peut également parcourir le quartier de Haight-Ashbury aux côtés de jeunes gens qui n'étaient pas nés à l'époque mais qui se sentent proches des valeurs véhiculées par cette génération lointaine qu'ils considèrent comme mythique. Le style « wacko » est visible dans le quartier tout entier : cheveux longs, barbes hirsutes, pantalons pattes d'éléphant, jeans Levi's peints, déchirés ou rapiécés, jupes en daim à franges ou longues robes brodées, chemises bariolées à motifs psychédéliques, petites lunettes métalliques rondes à verres teintés bleu ou rose, sacs en toile de jute, colliers de perles ou breloques en argent, foulards, bandeaux multicolores, chapeaux de paille, pour ne citer que quelques éléments parmi les plus représentatifs de la panoplie hippie. La musique des années 60, qui se déverse également sur la foule au moyen de grosses enceintes montées sur des véhicules encadrant le cortège, diffuse en continu tous les standards de la période interprétés par Joan Baez, les Beatles, Big Brother and the Holding Company, The Byrds, Canned Heat, Country Joe and the Fish, Creedence Clearwater Revival, Crosby, Stills, Nash et Young (CSNY), Donovan, Bob Dylan, les Grateful Dead, Hot Tuna, Janis Joplin, les Jefferson Airplane, Jimi Hendrix, les Mamas and Papas, Moby Grape, Quicksilver Messenger Service, les Rolling Stones, Sly and the Family Stone, Steppenwolf, les Ten Years After. Les

---

<sup>90</sup> Miles, *op. cit.*, p. 378.

anniversaires commémorant les changements de décennies sont fêtés de manière plus fastueuse dans Haight-Ashbury, le Golden Gate Park et dans certains autres quartiers de San Francisco.

En 1987 fut organisé le « *Second Summer of Love* » à San Francisco et à Manchester, son berceau européen. Cet été pour le moins élastique dura jusqu'en 1989, particulièrement au Royaume-Uni. Contrairement à celui de 1967, l'été 1987 fut bercé par l'« *acid house music* », musique électronique originaire de Detroit et de Chicago qui mettait l'accent sur les basses et le rythme syncopé et que l'on pouvait entendre lors de « *rave parties* » organisées à la dernière minute en plein air ou dans des entrepôts désaffectés où la consommation de pilules d'Ecstasy était des plus courantes, les jeunes des années 80 souhaitant s'étourdir dans des transes hypnotiques. Tant bien que mal, ces grands rassemblements tentaient de reproduire, les grands rassemblements psychédélics des Sixties mais leur célébration prit finalement une tonalité caricaturale et commerciale, les organisateurs ayant rapidement compris qu'il était particulièrement lucratif de surfer sur la vague des années 60 et de faire miroiter à une jeunesse en quête de repères un retour quasi-immédiat vers une période fantasmée et somme toute insouciance.

Le trentième anniversaire se tint le 12 octobre 1997 dans le Golden Gate Park de San Francisco. Son objectif, défini par Chat Helms qui avait été l'un des principaux artisans du *Summer of Love* de 1967 et par le comité organisateur, était le suivant : créer un rassemblement multiculturel et intergénérationnel afin de promouvoir la paix dans le monde, la liberté, la compassion et la diversité lors d'une grande manifestation agrémentée de musique, de danses et de spiritualité<sup>91</sup>. Pour Helms, ce trentième anniversaire s'articulait autour de trois points principaux :

*First*, we would like to celebrate the accomplishments of our generation. The accomplishments of our generation are so ubiquitous as to be anonymous. We were called "health Nazis," but you can buy organic food in most supermarkets today. The environmental issues we raised then are before almost every legislative body in the world now. We made major strides in ending legal segregation though we still have much to do to end racism. We ended the era when women could be treated as second class citizens though much remains to be done in achieving gender equity. We greatly expanded the range of personal expression which was guaranteed to us by the Constitution but seldom realized due to social fears and conformity. So now you can wear your hair any length, pierce your nose if you like, women can wear pants and throw their bra away if so inclined. We ended the terrible and senseless war in South East Asia and never again will we send 500,000 soldiers around the world to fight a war that the citizenry neither supported nor understood. The Sixties were the best thing that happened in the late 20th century, not the worst as some would have it and it is important to create a forum in which we can stand up and bear witness to that fact.

*Second-* we would like to inspire folks to re-examine their lives and focus once again on some of the humane, compassionate, and democratic ideals of that era. We are of the opinion that we are all older, hopefully wiser, more skilled, better connected, have more resources available and could accomplish wonders by rededicating ourselves to implementing compassion in our personal behavior and public policy.

---

<sup>91</sup> Voir la déclaration du comité organisateur à l'adresse suivante <http://www.summeroflove.org/council.html>, site consulté le 26 novembre 2017.

*Third-* we wish to use this event as a podium to educate people about the dire future that faces many of our children. Many are unaware that, in this the richest country on the planet, one third of our children live below the poverty line and this percentage goes up astronomically if you examine the African-American or Hispanic communities. We are now told that one in twenty of children born today in America will spend time in prison. In the time that we built one institution of higher learning in California we built twenty-seven prisons. These are shameful facts that we as a society must address. To this end we have asked all the invited speakers at our celebration to speak to the question: "How do we create a more compassionate vision of the future for our children?"<sup>92</sup>

Certaines figures emblématiques des années 60 comme Country Joe McDonald, Paul Kanter, Jack Casady et Pete Sears du Jefferson Starship (évolution des Jefferson Airplane), Ken Kesey et ses Merry Pranksters, le poète beat Michael McClure, Ray Manzarek des Doors, l'ancien *Digger* Wavy Gravy, y participèrent pour le plus grand bonheur des milliers de spectateurs. Ce rassemblement fit de nouveau souffler un vent de nostalgie et d'innocence sur la baie de San Francisco.

Le quarantième anniversaire eut lieu le dimanche 2 septembre 2007 sur la « *Speedway Meadow* » du Golden Gate Park ; il coûta 120 000 dollars et rassembla pendant près de neuf heures plus de 50 000 personnes venues écouter de nombreux artistes qui avaient fait les beaux jours de l'Avalon et du Fillmore ; ces derniers se relayaient sur scène pour chanter ou pour faire part de leurs souvenirs empreints d'émotion et d'espoir pour les générations à venir<sup>93</sup>. Ce dimanche commémoratif débuta par de longues incantations shamaniques et prit fin lorsque Jolie Valente, fils du regretté Dino Valente du Quicksilver Messenger Service, entonna « *Get Together* », chanson au thème pour le moins symbolique et approprié pour un tel événement. Country Joe McDonald reçut un tonnerre d'applaudissements lorsqu'il déclara « *I wish I was back in the Summer of Love* » devant une foule en liesse. L'atmosphère était ensoleillée, légère, festive, joyeuse, imprégnée d'odeurs de marijuana mais aussi, pour la première fois dans l'histoire du *Summer of Love*, marquée par la multitude de téléphones portables que les participants utilisèrent pour immortaliser l'événement. Artie Kornfeld, l'un des organisateurs du festival de Woodstock, déclara qu'il avait l'impression de revenir en 1969, même si la plupart des hippies de la première heure étaient nettement moins fringants qu'à l'époque. Certains groupes ne comptaient d'ailleurs plus désormais que quelques membres, comme le batteur Fito de la Parra, seul survivant du groupe Canned Heat. Joe Selvin, journaliste californien qui couvrait le rassemblement pour le *San Francisco Chronicle*, conclut son article sur une note nostalgique teintée d'étonnement sur la pérennité du phénomène, restituant avec justesse le sentiment que ce quarantième anniversaire avait suscité :

---

<sup>92</sup> Voir le programme de cet événement à l'adresse suivante <http://www.summeroflove.org/event.html>, site consulté le 26 novembre 2017.

<sup>93</sup> Le programme complet du « *40th Anniversary of the Summer of Love* » peut être consulté à cette adresse : <http://www.2b1records.com/summeroflove40th/info.htm>, site consulté le 27 novembre 2017.

People really did seem transported to another time, another place. There were big smiles everywhere, and strangers were unusually friendly. Many people wore costumes for the event, and some even seemed to know they were costumes.

As summer now fades into fall, the 40th anniversary of the Summer of Love fades after more than three months of media scrutiny and hand-wringing analysis, as the peace-and-love generation measures its march to seniority. Many of the people addressing the crowd noted the parallel between an unpopular war 40 years ago and, again, today. But the most obvious point of all the Summer of Love anniversary contemplation and celebration is that it was a hell of a long time ago and things have changed since then. It's amazing all that ever happened at all<sup>94</sup>.

L'anniversaire commémoratif de 2017 fut plus particulier encore. Ce temps fort marquant très symboliquement le cinquantenaire du *Summer of Love* commença le 8 avril et prit fin le 20 août. Le DeYoung Museum de San Francisco, qui se trouve en bordure du Golden Gate Park, à l'origine de cet événement, organisa une grande manifestation intitulée « *The Summer of Love Experience Experience, Art, Fashion, and Rock & Roll* » ; le quartier de Haight-Ashbury, situé à quelques minutes du musée, adopta le même calendrier. Le musée présenta une rétrospective aux couleurs psychédéliques comprenant plusieurs centaines d'artéfacts de la période : par exemple, il était possible d'admirer les badges qui avaient tant contribué à la popularité des années 60 et sur lesquels on pouvait lire : « *You Turn Me On* », « *Don't Trust Anyone Over 30* », « *Flower Power* », « *Make Love not War* », « *Things Go Better with Pot* », « *You're Sitting on my Hair* », « *Love is a Four Letter Word* », pour ne citer que les plus célèbres. Une citation d'Allen Ginsberg, figurant sur un mur noir, agrémentée de couleurs psychédéliques et de fleurs et qui reflétait parfaitement l'état d'esprit de cette commémoration, accueillait le visiteur : « *What is called the hippie movement involves an alteration of consciousness towards some kind of greater awareness and greater individuality. Hopefully the future will see a spread of that gentleness and consideration poetically and artistically* »<sup>95</sup>. L'exposition montrait également de nombreuses tenues vestimentaires caractéristiques de la période hippie, ainsi que les posters psychédéliques qui avaient contribué à la popularité des années 60 et du *Summer of Love*, par exemple, celui annonçant un concert du Big Brother and the Holding Company, le 19 février 1967, au Fillmore ou celui des Grateful Dead, le 26 mars 1967, à l'Avalon Ballroom ou encore celui des Jefferson Airplane, au Fillmore, le 6 novembre 1967. Certains documents authentiques appartenant à l'historiographie contre-culturelle ornaient les murs : celui du « *Trips Festival* » de janvier 1966, organisé par Stewart Brand, qui comprenait des manifestations musicales, cinématographiques et des spectacles de danse et qui avait propulsé Haight-Ashbury sur le devant de la scène contre-

<sup>94</sup> « Summer of Love Bands and Fans Jam in Golden Gate Park », *SFGate*, September 2, 2007, <http://www.sfgate.com/news/article/Summer-of-Love-bands-and-fans-jam-in-Golden-Gate-2543250.php#photo-2679216>, site consulté le 27 novembre 2017.

<sup>95</sup> « The Avant Garde », May 7, 1968. Exposition visitée personnellement le 17 août 2017.

culturelle, l'« *Acid Test Diploma* » de Jerry Garcia ou l'affiche officielle du « *Gathering of the Tribes* », le « *First Human Be-In* », du 14 janvier 1967, qui avait officiellement marqué le début de l'ère hippie<sup>96</sup>. Afin de rendre cette exposition totalement multidimensionnelle et multi-sensorielle, la visite s'achevait par la traversée d'une grande pièce baignée par la musique des Jefferson Airplane et inondée de couleurs psychédéliques protoplasmiques censées reproduire les sensations hypnotiques obtenues sous LSD.

Au cours de l'année 2017, de nombreuses manifestations furent programmées à l'occasion de ce cinquantenaire, à San Francisco mais également dans certaines autres grandes villes des États-Unis comme Los Angeles, Boston ou Cleveland. Les passagers arrivant à l'aéroport international de San Francisco reçurent des fleurs comme la tradition l'exigeait et des cupcakes décorés du « *Peace Sign* » ; ils furent accueillis par les statues en cire de Jimi Hendrix, Jerry Garcia et d'Allen Ginsberg spécialement prêtées pour l'occasion par Madame Tussaud. Parmi les manifestations les plus populaires, figurait par exemple le « *Flowers in Your Hair Day* » du 13 mai 2017, dont le but était de fêter comme il se devait le cinquantième anniversaire de la célèbre chanson de McKenzie, devenue à jamais l'hymne de la génération hippie. Lors de cette cérémonie, le maire de San Francisco, Edwin M. Lee, remit un document faisant officiellement de cette date le jour des fleurs dans la cité californienne<sup>97</sup>. Un autre événement marquant fut le « *Grand Lighting and Surrealistic Summer Solstice Concert* » du 21 juin 2017 qui dura près de quatre heures et rassembla une quarantaine d'artistes majeurs des années 60 dont les Jefferson Airplane, Quicksilver Messenger Service, The Chambers Brothers, Ratdog, Motherships, Tarnation, Katdelic, ALO et les Moonalice ; le clou du spectacle fut l'illumination du « *Conservatory of Flowers* », situé en plein milieu du Golden Gate Park et qui abrite 1 750 espèces de fleurs du monde entier<sup>98</sup>.

Bien que San Francisco n'ait pas connu en 2017 une déferlante aussi importante qu'en 1967, plusieurs milliers de touristes, aussi bien américains qu'étrangers, ont souhaité revenir sur les traces du « *Flower Power* ». Tous ont de manière quasi-rituelle déambulé dans la ville, dans le Golden Gate Park et surtout dans le quartier de Haight-Ashbury, et beaucoup ont acheté quelques objets souvenir à des prix trop souvent prohibitifs (t-shirts, posters, autocollants, magnets, tissus indiens...) car, il ne faut pas s'en cacher, chaque anniversaire du *Summer of Love* est également une opération commerciale profitant aux tours opérateurs, aux agences de

<sup>96</sup> Voir Miles, *op. cit.*, p. 96 et 114-15.

<sup>97</sup> Voir la proclamation officielle à cette adresse : <http://summerof.love/flowers-hair-day-san-francisco/>, site consulté le 27 novembre 2017.

<sup>98</sup> Site où l'on peut consulter l'intégralité du programme : <http://summerof.love/grand-lighting-surrealistic-summer-solstice-concert-celebrate-summer-love-50th/>, consulté le 27 novembre 2017.

tourisme, aux hôteliers, aux restaurants et aux commerçants, et rapportant au passage plusieurs millions de dollars à San Francisco et à la Californie. Les « *Free Stores* » des *Diggers* n'étaient plus désormais qu'un lointain souvenir. Il n'en demeure pas moins que l'héritage hippie du *Summer of Love* reste omniprésent dans la mémoire collective et qu'il sert encore aujourd'hui d'inspiration aux formes d'expression actuelles de la contre-culturelle, preuve que les fleurs de 1967 sont loin d'avoir perdu tous leurs pouvoirs.

Afin d'offrir une vision la plus globale possible du cinquantenaire de la contre-culture américaine, cet ouvrage est divisé en deux parties ; en fin d'ouvrage figure également une bibliographie thématique.

La première intitulée « Contre-culture des années 60 : théories et pratiques contestataires » montre la contre-culture à l'œuvre. Elle comprend quatre articles.

Le premier article rédigé par Olivier Penot-Lacassagne, s'interroge sur la notion-même de « contre-culture » depuis son émergence et les principes énoncés par Theodore Roszak, grand maître à penser en la matière, dont la cible de prédilection est la société technocratique, ses multiples acceptions et les idées qu'elle recouvre, aussi bien de manière factuelle que dans l'inconscient collectif, jusqu'à nos jours et l'abondante historiographie qui en a découlé. Selon l'auteur, il n'existe pas une contre-culture mais *des* contre-cultures et qu'il est utile de mieux cerner ce concept qui, par négligence et par facilité, souffre trop souvent d'une imprécision sémantique chronique, ce qui lui fait perdre son essence-même.

Ensuite, Michel Maffesoli s'intéresse ensuite aux liens qui existent entre contre-culture et holisme. Il démontre que la modernité a eu pour mythe central l'idéologie du progrès et pour temporalité l'accentuation sur le futur, à savoir le monde meilleur à venir. La contre-culture, que l'auteur nomme d'une manière plus neutre « postmodernité », se vit au contraire sur le rythme de l'aventure, de l'occasion présente. Pour comprendre cette nouvelle temporalité, il faut voir le monde tel qu'il est et se purger des convictions et des jugements. Ne pas réduire la connaissance au seul cognitif devrait nous forcer à penser avec les sens, mettre en place une « raison sensible ». Il s'agit donc de l'aspect prospectif de la contre-culture spécifique à l'être-ensemble contemporain.

Pour sa part, Marie Faurie traite d'un des aspects importants de la contre-culture : la contre-culture indienne. Les années 1960 et 1970 ont été des années de transformation sociale hautement turbulentes aux États-Unis. Il s'agit d'une période révolutionnaire marquée par le Mouvement des Droits Civiques et des manifestations contre la guerre du Viêt-Nam menées en grande partie par le mouvement contre-culturel de l'époque. Les valeurs et idéaux du mouvement hippie ont poussé de nombreux opposants à la culture établie à redécouvrir, voire

à idéaliser les cultures amérindiennes. Hollywood a reflété, mais également produit des représentations (voire des stéréotypes) dits positifs à leur égard, que l'Amérique traditionaliste put observer. Cet article aborde tout d'abord les raisons pour lesquelles les Amérindiens sont devenus de puissants symboles contre-culturels durant ces décennies et dans quelle mesure ces symboles ont pu profiter au mouvement dans son ensemble. Ensuite, il s'intéresse à la manière dont les Amérindiens ont été impliqués dans la contre-culture, autrement qu'à un niveau purement symbolique. Pour finir, l'auteur se demande s'il est opportun de parler de contre-culture proprement amérindienne.

Denis Jeffrey, chercheur canadien et spécialiste des questions socio-anthropologiques relevant de la jeunesse, explore les parcours initiatiques que les jeunes hippies ont empruntés pour se poser en véritables acteurs contre-culturels. Il estime que la jeunesse représente l'avenir des sociétés modernes et que le grouillement instituant des jeunes générations constitue le soubassement des structures sociales établies. Elles ne sont jamais tout à fait les mêmes, car chaque jeunesse expérimente à sa manière les limites de l'existence. Chacune explore des sentiers initiatiques dans lesquels elle se met au monde. Pour sa part, chaque jeune s'investit dans des quêtes symboliques qui le mènent vers le monde adulte. L'auteur s'intéresse à la question de la jeunesse initiatique des hippies et de ses rites de passage ouvrant sur la vie adulte, puis au rôle de la jeunesse, instigatrice de la contre-culture, sur la modernisation des mentalités dans le Québec francophone.

La seconde partie de cet ouvrage, « Héritages et dérivations contre-culturelles » compte six articles et montre que la contre-culture des années 60 et 70 a fait des émules, qu'elle a essaimé et que les germes plantés à cette période ont éclos et ont pris des formes diverses et variées au fil du temps.

Frédéric Monneyron montre que c'est à San Francisco, au milieu des années 60, que prend officiellement naissance le mouvement hippie. Annoncé par la *Beat Generation*, porté par les festivals de musique, par la contestation contre la guerre du Viêt-Nam, le mouvement se répand rapidement parmi la jeunesse américaine et européenne. Si l'utopie hippie, fondée sur les drogues et les mysticismes, la communion avec la nature, la libération des corps et l'amour libre, a fini par se dissiper aussi vite qu'elle était apparue, son pouvoir de fascination reste grand aujourd'hui. Au-delà de son héritage le plus immédiatement repérable, comme l'écologie par exemple, elle est aussi à l'origine des plus importantes inventions technologiques, d'une nouvelle manière de travailler et d'être ensemble, d'une nouvelle économie et d'une nouvelle classe sociale, jusqu'à l'actuel mouvement d'indépendance de la Californie, le « Calexit ».

Alexandra Boudet-Brugal considère que le Mémorial de la guerre du Viêt-Nam, inauguré à Washington DC en novembre 1982, « *The Wall* », revêt des aspects contre-culturels évidents. L'un des enjeux fondamentaux des monuments commémoratifs est de représenter un moment de l'histoire nationale, afin qu'il soit mémorisé collectivement de façon à souligner une construction nationale patriotique. Toutefois, la guerre du Viêt-Nam présente un cas complexe d'une guerre qui s'est déroulée dans un contexte de fractures politiques et sociales intrinsèquement lié aux années 60 et à la contre-culture qui s'affirmait alors. Le travail de mémoire de ce conflit ne pouvait que faire resurgir les clivages et faire émerger une controverse sur la notion de patriotisme et de sa représentation. L'article vise ainsi à évaluer dans quelle mesure ce mur propose un processus de défamiliarisation, une « déviation significative », ou une véritable alternative qui reposerait sur l'héritage des années 60 et de la contre-culture. En ce sens, l'auteur se demande si ce monument ne symbolise, non seulement cette guerre, mais aussi son époque, car son caractère abstrait, opaque, réfléchissant ainsi que sa spatialité ont donné lieu à des mémoires divergentes et individuelles qui ont transcendé l'enjeu patriotique *stricto sensu*.

À l'inverse du premier article traitant de la question indienne dans les années 60 et 70, celui de Rachel Fondville brosse un portrait de cette contre-culture sur un intervalle plus long, allant de 1967 à 2017. Souhaitant sortir d'une situation qui les maintient à un niveau économique bas, l'auteur montre que les Amérindiens ont utilisé leur héritage culturel pour contrecarrer les effets dévastateurs de leur inexistence sociale et tenter d'améliorer leur situation économique désastreuse. Les divers combats enclencheront des directives politiques en faveur des Indiens, et ce, de manière quasi générale tout au long du demi-siècle en question. L'opinion au sein des Nations indiennes ne faisant pas toujours preuve d'homogénéité, chaque combat apportera une pierre essentielle à l'édifice de la survie du peuple indien. D'après l'auteur, le mouvement contre-culturel amérindien lui a permis, lui permet, et devrait continuer à lui permettre d'exister, plus de cinquante ans après ses premiers élans contestataires.

Julien Ortéga traite de deux figures emblématiques de la scène contre-culturelle internationale : Bob Dylan et David Bowie. Depuis la parution d'*On the Road* de Jack Kerouac en 1957 et du développement de la Beat Generation dans son sillage, la contre-culture a secoué les années 50 et les décennies qui ont suivi. Elle ne s'est pas seulement cantonnée aux limites de l'écriture ; bien au contraire, elle s'émancipe dans les catégories les plus diverses comme la mode, le cinéma, la peinture et la photographie, domaines qui s'en voient totalement métamorphosés. Grâce à la musique, l'art contestataire remettant en cause la société est renforcé à tel point que le message de rébellion réunit des foules toujours plus denses : entre folk



minimaliste et glam rock coloré, Dylan et Bowie, deux artistes en marge de la société, invitent le lecteur à un voyage où les mots, les notes et les phrases transcendent la bienséance.

Dans son article intitulé « *Cadillac Ranch* : lorsque la ‘contre-sculpture’ s’invite au Texas », Bénédicte Sisto retrace l’histoire de *Cadillac Ranch*, sculpture réalisée en 1974 dans un champ de blé près d’Amarillo, au Texas, et constituée de 10 Cadillac, le nez planté à l’oblique dans le sol. Elle explique comment cette œuvre publique, financée par un mécène dont la famille a bâti sa fortune grâce au pétrole, a été réalisée par un collectif de jeunes architectes radicaux de San Francisco, berceau de la contre-culture. De sa conception à son évolution au cours des quarante dernières années, l’auteur explique les raisons pour lesquelles cette sculpture texane, censée être un hommage à l’âge d’or de l’automobile, mais marquée de l’empreinte du souffle contestataire des années 60 et 70 en Californie, est devenue une œuvre artistique inspirante à la portée contre-culturelle forte dans l’Amérique des dernières décennies.

Enfin, dans le dernier article de notre ouvrage, Frédéric Robert montre que la contre-culture hippie a permis l’émergence de nouvelles formes artistiques contestataires comme les « *Happenings* » (festivals de musique, pièces de théâtre et rassemblements). Il s’intéresse tout particulièrement au festival *Burning Man* qu’il perçoit comme une dérivation symptomatique des années contre-culturelles. Bien que de courte durée (janvier 1967 à octobre 1967, se désintégrant juste après le « *Summer of Love* »), la contre-culture originelle a influencé d’autres mouvements comme les mouvements New Age et Grunge. *Burning Man*, festival artistique annuel lancé en 1986 à Black Rock City, dans le Nevada peut être considéré actuellement comme la version moderne des rassemblements contre-culturels des années 60. L’article s’intéresse à cette nouvelle forme contestataire artistique et montre que cet événement est devenu le nouveau festival hippie de la contre-culture mondiale.

## SOURCES CITÉES

- BOUYXOU, Jean-Pierre et DELANNOY, Pierre, *L’Aventure hippie*, Paris, 10/18, 2004.  
 BRAKE, Mike, *The Sociology of Youth Culture and Youth Subcultures*, London, Routledge & Kegan Paul, 1980.  
 CRADDOCK, William J., *Be Not Content*, New York, Garden City, 1970.  
 CAUTE, David, *The Year of the Barricades: A Journey Through 1968*, New York, Harper and Row, 1988.  
 DIDION, Joan, *Slouching Toward Bethlehem*, Seattle, Burning Man Books, 1967.  
 HARLAND, Cisco, ed., *The Hippie Papers: A History of the Communication Company*, Sudbury, Water Row, 1992.  
 HINCKLE, Warren, « *The Social History of the Hippies* », *Ramparts*, March 1967.  
 HOSKYNS, Barney, *Beneath the Diamond Sky: Haight-Ashbury 1965-1970*, New York, Simon & Schuster Editions, 1997.  
 LOMBARD, Anne, *Le Mouvement hippie aux États-Unis : une double aliénation entre le rêve et la réalité, le salut et la perte*, Paris, Casterman, 1972.  
 MILES, Barry, *Hippie*, New York, London, Sterling, 2005.  
 MONNEYRON, Frédéric et XIBERRAS, Martine, *Le Monde hippie : de l’imaginaire psychédélique à la révolution informatique*, Paris, Imago, 2008.  
 PECK, Abe, *Uncovering the Sixties: The Life and Times of the Underground Press*, New York, Citadel, 1991.

- PERRY, Charles, *The Haight-Ashbury: A History*, New York, Random House, 1984.
- POWELL COHEN, Katherine, *Images of America: San Francisco's Haight-Ashbury*, Chicago, Arcadia Publishing, 2008.
- REICH, Charles, *The Greening of America*, Allen Lane, The Penguin Press, 1970.
- ROSZAK, Theodore, *The Making of a Counter-Culture: Reflections on the Technocratic Society and its Youthful Opposition*, London, Faber and Faber, 1969.
- SAINT-JEAN PAULIN, Christiane, *La Contre-culture : la naissance de nouvelles utopies*, Paris, Éditions Autrement, 1997.
- STEVENS, Jay, *Storming Heaven: LSD and the American Dream*, London, Flamingo, 1987.
- TAYLOR, Derek, *It Was Twenty Years Ago Today*, New York, Simon & Schuster, 1987.
- WOLFE, Burton H., *The Hippies*, New York, Signet, 1968.
- YABLONSKY, Daniel, *The New Morality: A Profile of American Youth in the 1970s*, New York, McGraw-Hill, 1974.